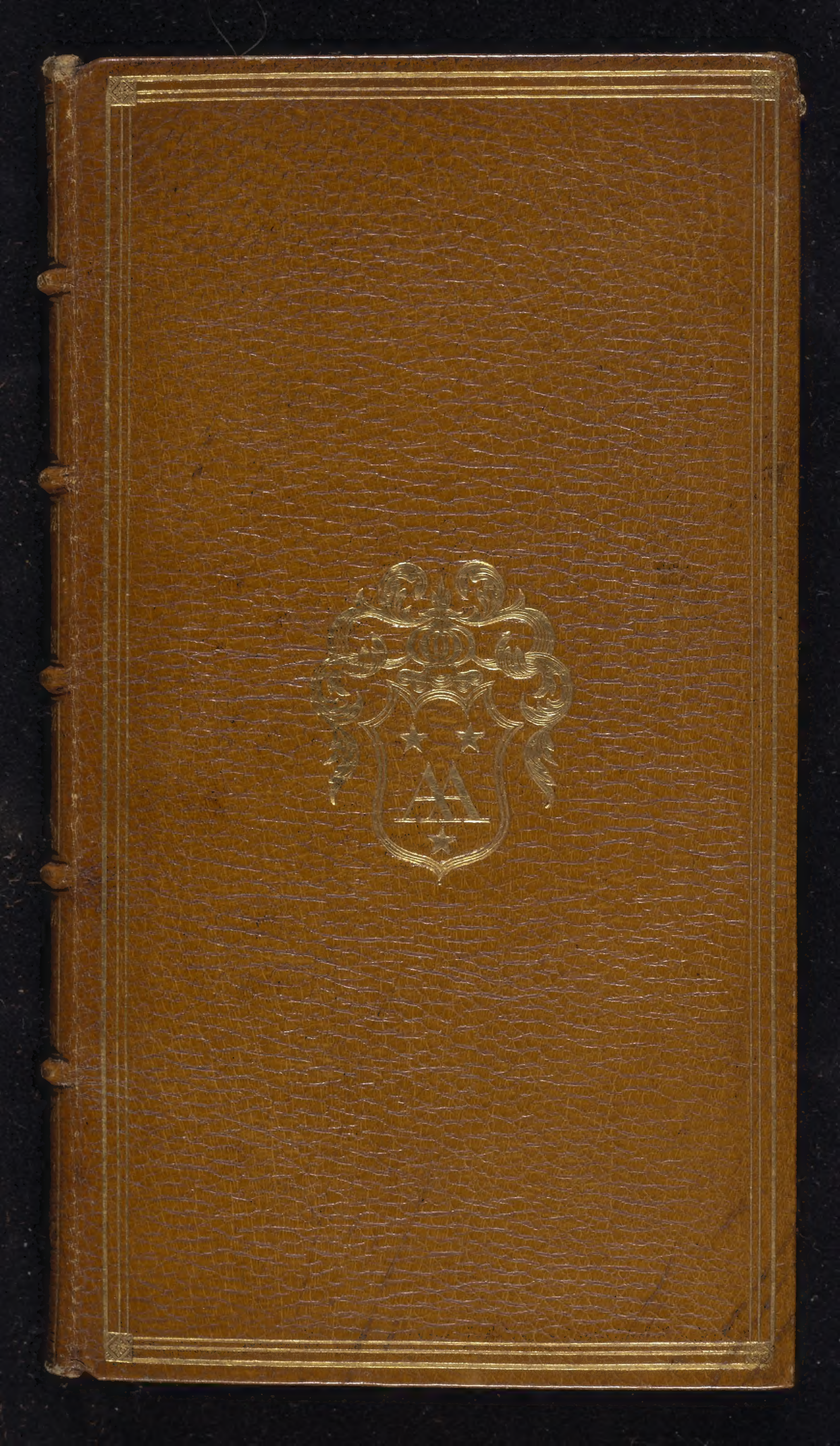



EX MVSEO VAN DER HELLE



Bel exemplaire de A. Audenet
V. Van der Helle (39)

Brunet no lo cita pero en el Supplément au Manuel por MM. Deschamp et Brunet se da á conocer por los 4 ejemp. que salieron á la venta en la V. Van der Helle y añade "Quatre exemplaires de ce rare et joli volume figuraient á la vente Van der Helle; le premier, venant d'Audenet, 38 fr.; le second, en mar. de Kœhler, 23 fr. seulement; le premier avait les eaux-fortes du graveur. Les deux autres étaient incomplets. 16 et 11 fr."

Esta se intitula primera parte, pero supongo que jamas se habrá publicado la segunda

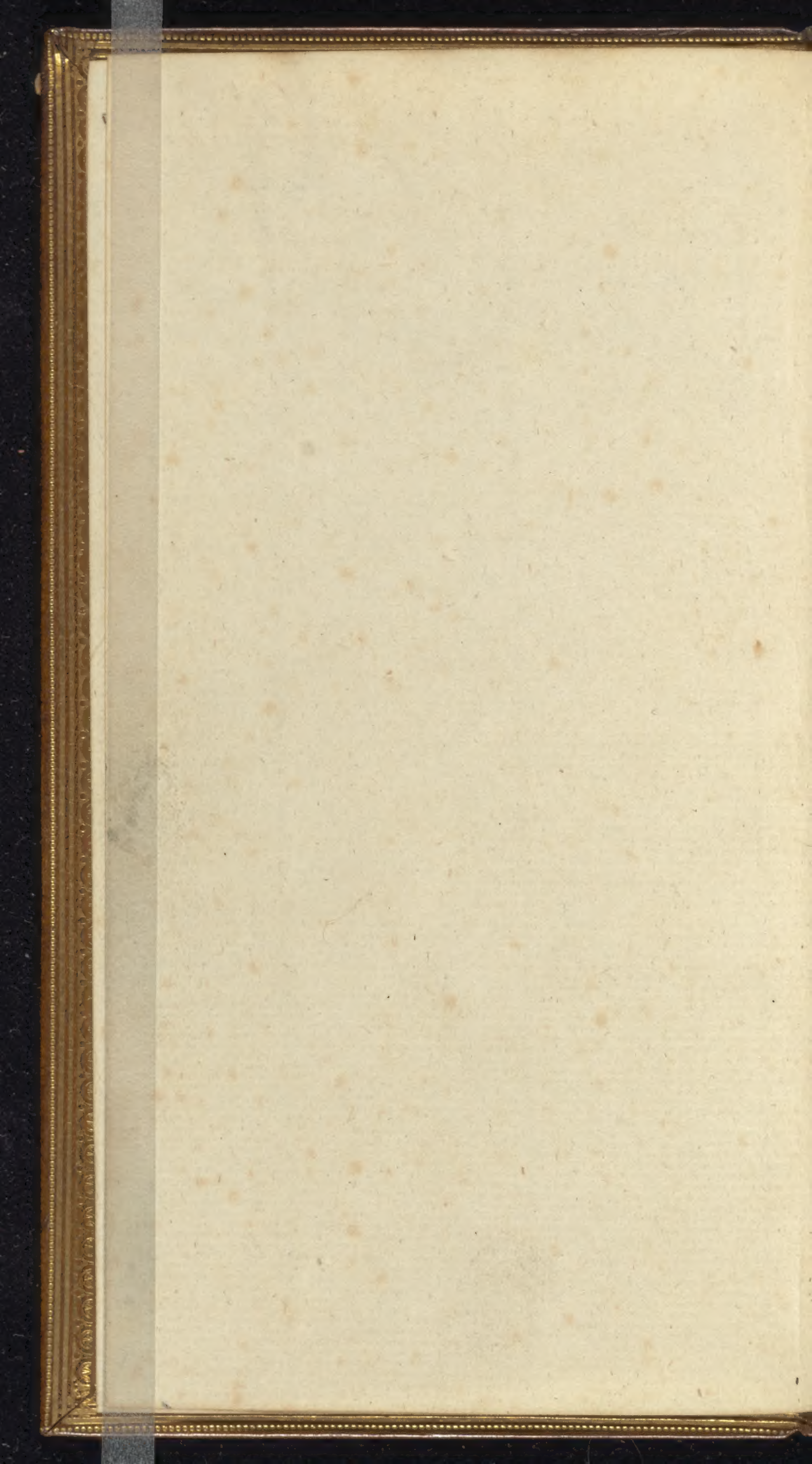
Encuentro entre las pags. 76 y 77 una hoja sin paginacion que está demas en el cuaderno y que es una dedicatoria con grabado á Mme de Longueville. No sé si el otro ejemplar completo de la V. V. der Helle contenia esta hoja añadida.

C. C. Mayo de 1882

681

Reliure de
THOUVENIN.
Cat. Audenet N. 578.

(L117)



EMBLESMES
ROYALES
A
LOUIS LE GRAND;

Par le Sr MARTINET, Aide des Ceremonies de France.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la Sainte Chappelle.

M. DC. LXXIII.
Avec Privilege du Roy.

TABLE DES EMBLESMES *Royales contenuës en cette premiere Partie.*

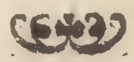
Hercule & les Pygmées, *page* 1.
La jalousie des Dieux, 4
Saturne, 6
Jupiter, 7
Mars, 8
Neptune, 1
Eole, 12
Pluton, 13
Le Soleil, 15
Pallas, 17
Cupidon, 19
Mercure, 21
Bacchus, 23
Apollon, 24
La Deesse de Paix, 25
Le Chesne, 27
Le Genie de la France, 30
La Reine, 32
La Mort & l'Amour, 35
La mort de Madame, arrivée par le changement des armes de la Mort & de l'Amour, 38
Le Tombeau de Madame, 40
Le Soleil & les Grenoüilles, 52
L'Amant qui écrit de son sãg à sa Maistresse, 60
Le Daufin qui enfonce l'Anchre dans la Mer, 63
Petus & sa femme, 65
Les Iumeaux de la Trappe, 70
Pour Mademoiselle, 75
Pour Madame de Longueville,
Pour M. de Guise, 77
L'Aigle qui expose ses petits au Soleil, 83
La Charité Romaine, 86
Mastric, 91
L'Amant jaloux, l'Amant en deüil, l'Amant qui n'est point aimé, l'Amant absent, devant le Trône du Roy, 94. & suiv.
Le Tombeau de Monck, 103
Le rival attaqué dans un bois par d'autres rivaux, 117
L'Amour presentant du vin émetique au Roy, 120
Les Alcions, 125
La belle Prisonniere, 130
La Prudence au Roy, 134
La Iustice, 136
La Force, 139
La Temperance, 144
Le Casque qui sert de Ruche, 148
L'Hirondelle qui tuë une Cigale, 153
Le Basilic qui tuë de ses regards, 157
L'Amant qui ne demande qu'à mourir ayant perdu sa Maistresse, 159
Monsieur le Duc, 16

L'abandon de la Royauté, 167
M. le Cardinal de Boüillon, 172
Le Dedale, 183
L'Amant qui se tuë sur le corps de sa Maistresse, 186
La Mere ou l'Enfant, 189
M. le Mareschal de Grammont, 192
Le Tombeau d'Achille, 196
Le rendez-vous dans le bois, 201
Madame la Mareschalle de Clerambault, 205
Le Louvre, 209
Mademoiselle de Thiange, 216
Le Corbeau tenant un fromage, 218
Le temps, Maistre de tout, 221
Le Soleil dans son midy, 224

Fin de la Table.



L'Amour & la terreur de tout tant que nous ſommes,
LOUIS qu'on adore en ces lieux,
A qui peut-on conſacrer mieux
Ce Chef-d'œuvre des hommes,
Qu'au Chef-d'œuvre des Dieux.





SONNET.

VARIN qu'on pouvoit dire à nos jours reservé,
Pour partager l'honneur de l'Isippe, & d'Apelle,
Ces dignes Concurrens de la gloire immortelle,
D'avoir fait d'Alexandre un portrait achevé.

Ton Chef-d'œuvre excellent nous aura conservé
Du Chef-d'œuvre des Dieux une Image fidelle,
Vn corps où regne une ame aussi grande, aussi belle
Que l'air en est charmant, & le port élevé.

Confesse toutefois que ta main racourcie
Ne nous pouvant donner que la superficie,
Tout ce qu'on ne voit pas passe l'esprit humain

A l'art le plus parfait paroist inaccessible;
Mais ce marbre fust-il encor plus insensible,
Fera vivre à jamais l'Ouvrage de ta main.



AU ROY.

IRE,

Comme il y a long-temps que j'ay l'honneur d'estre à Vostre Majesté (puis qu'ayant passé de la Mere au Fils, & de la pre-

miere Reine au premier Roy du monde ; Il me ſemble que je me puis flater , qu'il n'y a point eu d'interruption dans mon ſervice, non plus que dans mon reſpect & dans ma fidelité (qui ſont les deux obligations indiſpenſables d'un Sujet, & d'un Domeſtique.) A qui dois-je qu'à voſtre Perſonne ſacrée, le compte de mes actions, le tribut de mes penſées, & le ſacrifice de mes travaux : Et quand je ſerois privé d'un advantage ſi glorieux, quelle plus grande idée ſerois-je capable de concevoir, & quel autre objet apres Dieu me propoſer que ſa plus parfaite Image. La plus convaincante raiſon pour un genie auſſi borné que le mien,

qui ſe laiſſe conduire à ſes foibles lumieres, c'eſt que toutes les lignes naturellement aboutiſſent à leur centre, les Eaux vont à la Mer, tout remonte à ſa ſource, les effets reconnoiſſent leurs Principes, & qu'enfin toutes les productions appartiennent au Soleil.



Vray Soleil de Iuſtice éclatant en rayons,
Dont les autres Soleils ſont d'imparfaits
crayons.

Vous avez eſté caché prés de

vingt années aux yeux de l'Univers ; & si la nature n'eust fait sa paix avec le Ciel, la Terre auroit esté condamnée à des nuits eternelles. Cette Eclipse d'une mortelle durée n'a servy qu'à fortifier l'éclat de vos Splendeurs, dissiper tant de fausses lumieres, confondre l'orguëil de tous les Heros des siecles passez, réünissant en vous seul tout ce qu'il y eut jamais de solide gloire dans le monde ; Car en effet, invincible Monarque,

C'est rendre un foible hommage à tes rares merites
De Te nommer Hercule, eust-il pas ses limites,
De Te nommer Samson fut-il pas abbatu.
Tu te soûtiens du poids de ta propre vertu,

Te nommer Salomon, s'il eust de la sagesse,
Quoy, ne donna-il pas des marques de foiblesse ?
Te nommer un Atlas, il plioit sous le faix,
Pour Toy la guerre est moins un travail que la paix.
Quoy ! te nommer un Mars, une seule Victoire
Dés tes plus tendres ans ternit toute sa gloire.
Te nommer un Soleil, outre que ses rayons
Ne sont de tes vertus que de foibles crayons.
Au bout de sa carriere il faut qu'il se repose ;
Mais LOUIS ne connoist ny limites, ny pose,
Accordant ses travaux, leur poids, & leur grandeur
Aux mouvemens sacrez d'une celeste ardeur.

N'interromps donc jamais, ô Merveille du monde,
Les effets glorieux de ta course feconde,
Et sois (estant déja son portrait animé)
Le digne Imitateur du Dieu qui t'a formé,
Ce seul rapport me plaist & me semble fidelle,
Rien au monde avec toy n'entrant en paralelle,
Si voulant exprimer tant d'autres qualités,
Mes discours mal-gré moy se trouvent limitez,
Si l'objet est trop grand, trop vaste, & trop sublime,
Pardonne à mon respect, c'est luy qui fait mon crime.

J'ose me flatter que la compensation de mon zele avec ma foiblesse, sera l'effet ordinaire de cette Justice Royale qu'on voit si saintement dispensée.

Par la Religion auſtere
Du plus ſage des Potentats,
De qui je ne puis taire
Que mon profond reſpect me rendroit tributaire,
Qand je n'aurois pas pris naiſſance en ſes Eſtats.

Ce ſont les veritables ſentiments que conſervera toute ſa vie pour

VOSTRE MAJESTÉ,

SIRE,

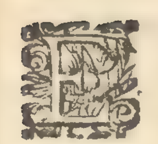
Son tres-humble, tres-obeïſſant, tres-fidel Sujet & Officier,
MARTINET.



VIve Image des Dieux, Monarque qui dis-
poses
Et de nos cœurs, & de nos volontez,
Cét air si liberal dont tu fais toutes choses,
Surpasse infiniment tes liberalitez.
Ce fameux assiegé dont l'illustre memoire
Ne se peut effacer qu'en effaçant l'histoire,
En fournit un exemple aux ennemis fatal,
Et sa belle action si-tost recompensée,
Que la gloire t'instruit comme elle s'est passée,
Nous fait voir aujourd'huy dans le brave Montal,
Que tu sçais en donnant prevenir la pensée
Que ton cœur est sa source, & son païs natal,
Où la grace jamais ne peut estre épuisée.







ET moy qui parcourant de l'un à
l'autre pôle,
Les montagnes & les valons,
Les mers, les fleuves, les sillons;
Passe pour le fougueux EOLE,
Et pour le Dieu des tourbillons.
J'ay beau lâcher mes vents que je tiens

à la chaiſne,
J'ay beau les revolter contre cét ennemy,
Son trône eſt comme un cheſne,
Plus il en eſt battu, plus il eſt affermy.





I.

Hercule & les Pigmées.

LOrs qu'Hercule est à l'ombre, & que ses longs travaux,
Pour le faire dormir luy servent de Pavots.
Les Pigmées portant envie

A ſa rare valeur,
Viennent avec chaleur
Pour attaquer ſon repos & ſa vie ;
Mais ce Peuple de Nains eſtoit mal conſeillé ;
Car à peine à leur bruit Hercule eſt éveillé,
Que faiſant d'une œillade fiere
Trembler ces avortons, ces lâches ennemis,
Il les traite de la maniere
Qu'un Lion traite des Fourmis,
Trop indignes objets d'une noble colere.

Craignez Peuples, craignez la meſme Deſtinée,
Trop heureux ſi d'abord vous vous eſtiez ſoûmis
Aux ordres d'un Heros dont le Ciel a permis,

Que jamais la grandeur ne puiſſe eſtre bornée,
Pour confondre l'orgueil des plus fiers ennemis.



II.

La jalouſie des Dieux.


N jour aux Cieux
S'émut une forte querelle
Entre les Dieux,
De voir un Heros en ces lieux
Partager leur gloire immortelle
De voir l'invincible LOUYS
Qui n'eſt que leur vivante Image,
Meriter des Autels, pour ſes faits inoüis;
Recevoir de l'encens, partager leur hommage;
De voir ce Roy dont les vertus
Egalent l'auguſte naiſſance
Tenir ſous ſon obeïſſance
Aux pieds de ſes grandeurs des mondes abbatus,

Que

Que ſon bras & ſes loix armez de leur
puiſſance,
Ont heureuſement combatus.





II.



A Quoy bon, dit le vieux SATURNE,
Me nommer le Pere des Ans,
Si ce Heros l'honneur des Conquerans,
Sçait diſpoſer de la fortune,
Eſt l'arbitre du ſort & le maiſtre des temps;
Et ſi des teſtes couronnées
C'eſt la ſeule dans l'Vnivers
Qui bravant la fortune & ſes triſtes revers,
Soit au deſſus des Deſtinées.



III.



T moy, dit le grand Jupiter,
A quoy bon desormais vanter
Ma Divinité, mon Tonnerre,
Puis qu'à ce Concurrent rien ne peut resister
Qu'au seul bruit de son nom tout tremble sur la Terre.



I V.



Ars ſumant de courroux,
Ne ſuis-je pas, dit-il, bien mieux
fondé que vous,
A vanger le ſanglant outrage
Que me fait ce fameux Guerrier,

Puiſque déja l'Ouvrier
Vaut moins que ſon ouvrage,
Et que tout mon courage
Ne ſert plus qu'à me décrier.
Quand nous fiſmes un Alexandre,
Un Marc-Antoinc, & deux Ceſars,
Nous creûmes que meſlant la gloire & les hazars,
Ce moyen ſerviroit du moins à leur apprendre
A craindre un Jupiter, à reſpecter un Mars;
Mais, helas! à leur honte il n'en eſt pas de meſme
De ce Rival des Dieux,
Dont la valeur extrême,
Dont la grandeur ſuprême
Ne voit rien qui reſiſte à l'éclat de ſes yeux.
Tout plie à ſon abord, tout fléchit, tout

recule,
Il a déja passé les Colomnes d'Hercule,
Et pour rendre justice à ce fier Conquerant,
Quoy qu'il ne fust jamais de conduite plus sage,
Il fait ce que fait un torrent
Quand on s'oppose à son passage.
Il a plus en un an démoly de Citez,
Renversé de Ramparts & forcé de Murailles,
Que moy qui passe icy pour le Dieu des Batailles,
Ie ne pourrois compter de Peuples surmontez.
Il prend des Villes par centaine,
Et si l'on met Hercule au rang de ses Rivaux,
Il ne peut de tous ses travaux
Compter au plus qu'une douzaine.



V.



Omme Dieu de la Mer je porte le Trident ;
Et cependant,
Ny mes vagues, ny mes tempeſtes,
Ny mes rochers, ny mes écueils,
Où Caribde & Sylla preparent des écüeils,

Ny mes ſables mouvans, ny mes flots écumeux,
N'ont encor pû ſervir de digues aux conqueſtes
D'un Heros ſi fameux.
A ma honte je ne puis taire
Que chaque Fleuve au monde eſtant mon tributaire,
Ne m'obeïroit pas comme il fait à ce Roy,
Et le Rhin à Ceſar qui ſervant de barriere
Força de reculer les Romains en arriere,
En le voyant, marque un dernier effroy;
Son onde tremblante & plaintive,
Loin d'arreſter le cours d'un dangereux deſſein,
Quitte ſon propre lit, abandonne ſa rive,
Et cherche dans ſa fuite un azile en mon ſein.

VI.



VI.

J'Aurois de ſes moindres largeſſes
Moy qui dans l'Empire des Morts
Suis reſpecté pour le Dieu des Treſors,
Epuiſé toutes mes richeſſes,
Et tout l'or que ces ſombres lieux
Renfermeront jamais en leurs noires en-
traillles,

Ne rembourſeroit pas les meubles precieux,
Les pompeux baſtiments du Louvre, & de Verſailles.





VII.

J'Ay beau recommencer & finir
ma carriere,
J'ay beau répandre mes clartez,
D'une courſe ſi reguliere,
Dans les lieux les plus écartez.
J'ay beau porter le jour de Province en

Province,
Mes plus vives clartez, mes plus perçans
rayons,
Ne ſont que de foibles crayons
Des grandes qualitez qu'on adore en ce
Prince,
Et pour faire voir en effet
Que ſes vertus ſont ſans ſecondes,
Il porte pour deviſe un Aſtre ſi parfait,
Qu'il peut ſuffire à mille mondes.





VIII.



I les Atheniens élevent des
Autels
A ma Divinité qui marque la
prudence,
Quel encens peut ſervir avec trop d'abon-
dance

Pour ce Dieu des Mortels,
Comme de ſurprenans miracles
L'on regarde tous ſes exploits.
Il eſt dans ſes Eſtats le Fondateur des Lois,
Ses juſtes volontez n'y trouvent point d'obſtacles;
Le bien de ſes Sujets fait ſes plus grands emplois,
Et ſa bouche en s'ouvrant prononce autant d'Oracles.





IX.



I les Dieux luy rendent les
armes,
Je luy cede mes charmes,
Dit pitoyablement l'Amour,
Et sa moindre conqueste
Est plus forte en un jour

Que ne ſeroit la mienne en un an de ſe-
jour,
Et cependant je ſuis toûjours en queſte.





X.



A diligence eſt eſtimée,
Je ſuis le Meſſager des Dieux,
Et cependant ſa renommée
Sur les aîles des Vents me precede en tous lieux,
Sur la Mer, ſur la Terre, à la Cour, à l'Armée,

Et cent bouches qu'elle a, valent mieux
que cent yeux.
Eſt-il pour ce Vainqueur de repos ſur la
terre,
Qui ſans crime avec luy, compareroit
Atlas,
Luy dont les longs travaux, ſoit en paix,
ſoit en guerre,
Marquent à l'Univers que jamais il n'eſt
las.





X I.

ET pour moy, dit Bacchus, j'ay de la jalousie,
De voir que ce qu'on boit aux Cieux,
Que le Nectar, que l'Ambroisie,
Servis par Ganimede à la table des Dieux,
N'approchent point des Vins delicieux
Dont ce Heros use à sa fantaisie,
Comme le Maistre absolu de ces lieux.



XII.



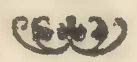
A Quoy bon desormais, dit le docte Apollon,
Me reverer dans le sacré Valon
Pour l'Inventeur des Arts, & le Dieu des Sciences.
Je vois briller en luy mes plus rares talens;
Son esprit éclairé de mes feux excellens,
Avoir en general toutes les connoissances.



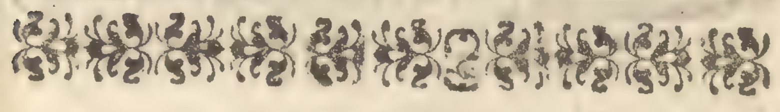
XIII.

ALors, dit la ſage Olympie,
Dieux jaloux, j'en appelle à voſtre Tribunal,
De vous plaindre que la Copie
Approche de trop prés de ſon Original?
Ne voyons-nous pas l'Art imiter la Nature

Avec l'Objet vivant diſputer la Peinture?
Pouviez-vous mieux iamais confier vos Autels,
Dépoſer vos grandeurs, transferer voſtre hommage,
Qu'entre les mains d'un Roy qui porte voſtre Image,
Et que ſa Gloire éleve au deſſus des Mortels.
Une remontrance ſi belle
Fit que des Dieux jaloux s'appaiſa la querelle;
Qu'ils parurent moins irritez
De voir qu'un ſi parfait modelle
Les avoit ſi bien imitez,
Qu'il pouvoit aisément par mille qualitez
Paſſer pour eſtre iſſu de leur race Immortelle.







XIV.

Le Chesne.



Ar une inévitable & funeste avanture,
Que l'ordre soit troublé dans toute la Nature,
Que l'air soit ébranlé, que le Maistre des Flots

Exerce ſa fureur contre les Matelots.
Qu'on voye les humains & ſur mer & ſur
terre,
Acharnez à ſe faire une mortelle guerre.
Que le tonnerre en gronde, & que chaque
élement
Tâche à ſe revolter contre le Firmament
Renfermé dans l'éclat de ta grandeur ſu-
prême;
Tu ſçauras, ô grand Prince, eſtre toûjours
le meſme,
Et ton Trône un écüeil où viendra ſe bri-
ſer
A tes juſtes deſſeins qui voudroit s'oppo-
ſer.
Il eſt trop glorieux à tout ce qui reſpire,
De vivre ſous les Loix de ton auguſte Em-
pire.
Tant de Trônes baſtis ſur des ſables mou-
vans,
Dépen-

Dépendent du caprice, & du ſort, & des vents;
Mais ton Trône eſt ſemblable à ces plantes divines,
Dont les vents n'oſeroient ébranler les racines
A ces Cheſnes ſacrez qui ſont voiſins des Cieux
Que protege la main du plus puiſſant des Dieux.





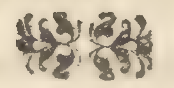
X V.

Le Genie de la France.



Quoy bon employer tant d'arti-
sans divers
Pour se bastir un Louvre,
Puisque les Mondes qu'on découvre,
Puisque tout ce vaste Univers

Doit loger un Heros dont la grandeur im-
mence,
Ne ſouffrant point de borne a trop peu de
la France,
Il ne faut que tirer l'épée hors du four-
reau,
Elle te ſervira d'une illuſtre Fourriere;
Et ſans craindre que rien limite ſa carriere,
Marquera chaque jour quelque Empire
nouveau,
Pour recevoir un Prince éclatant de lu-
miere.





XVI.



E tiens icy le rang que tenoit une Reine,
Qui vivra dans les cœurs toûjours en Souveraine.
Son Trône par les temps ne peut estre abbatu,
Pour suivre le chemin qu'elle a si bien battu,

Et remplir dignement une ſi grande place.
Je ne veux point conſulter d'autre glace
Que ſon Image, & ſa Vertu.

C'eſt donc qu'à la Vertu, la Vertu doit hommage :
Car auſſi-toſt qu'on void cette éclatante Image
Qu'on ne peut aſſez reſpecter,
Sans une opinion que j'oſe dire impie,
Qui pourroit ſeulement douter
Que THERESE n'en fuſt la vivante copie,
Pour calmer nos douleurs de l'avoir retirée.
Le Ciel indulgent à nos pleurs,
Veut qu'en THERESE, ANNE ſoit recouvrée.
Auſſi par des charmans accords,
En leur communiquant les rayons de ſa flâme,

Il a fait ſagement que des traits de leur
corps,
Le rapport fuſt fidelle avec ceux de leur
ame.





XVII.

La Mort, & l'Amour.



E ſort voulut que la Mort, &
l'Amour
Se trouvaſſent un jour,
Et que portant tous deux preſts à faire des
bréches,
Un carquois, & des fléches,

Ils prissent leurs ébats ensemble, & qu'en un mot
Ils ne fissent qu'un lit, qu'une table, & qu'un pot.
La Mort parut aveugle en cette conjoncture,
Aussi bien que l'Amour qui l'est de sa nature:
Car un bigearre effet du sort,
Fut qu'Amour prit les armes de la Mort,
Et dans un funeste mélange,
La Mort prit de l'Amour les armes en échange.
La Mort porta la flâme au lieu de ses glaçons,
L'Amour porta la glace au lieu de ses tisons.
Quelle horrible avanture, & quel malheur extréme?
Qui doit aimer perit, & qui doit perir aime.

Dieux!

Dieux ! qui reglez le ſort blâmans ſon at-
tentat,
Ah ! remettez la choſe en ſon premier
eſtat ;
Sans ſouffrir que la Mort puiſqu'elle s'eſt
trompée,
Joüiſſe ſur l'Amour d'une gloire uſurpée,
Et que l'ordre des temps n'eſtant pas con-
fondu,
La Nature reprenne un droit qu'elle a
perdu.





XVIII.



H mort ! qu'as-tu fait en ce jour ?
Ayant osé tromper l'Amour,
Pour le dépoüiller de ses charmes.
Que cét Enfant trop ingenu,
A qui cruellement tu supposas tes armes,

Au lieu de s'en couvrir ne reſtoit-il tout
nû.
Ah! nous ne ſerions pas dans le mal-heur
eſtrange,
Que cauſe à l'Univers un ſi funeſte chan-
ge.
Le Monde auroit encor ce qu'il eut de plus
beau,
Et la Reine des Cœurs, l'Aſtre de l'An-
gleterre,
L'Ame de cét Eſtat, l'Ornement de la
Terre,
Ne ſeroit pas dans la nuit du Tombeau.





XIX.

Tombeau de Madame.



Rreste icy, passant, pour y voir le Tombeau
De tout ce que la Terre eut de grand & de beau,

Puiſque c'eſt D'HENRIETTE Illuſtre par ſa
vie,
Illuſtre par ſa Mort digne de ton envie ;
Et par ce rare Exemple apprens à mépri-
ſer
Le faux éclat d'un bien qui ne fait qu'a-
buſer.
Ce Chef-d'œuvre des Cieux, cette ſage
Heroïne,
D'une ſuite d'Ayeuls tira ſon origine ;
D'Ayeuls qu'on vid jadis Maiſtres de l'V-
nivers,
Charger leurs Ennemis & de honte & de
fers ;
Mais elle vint au monde avec tant d'avan-
tage,
Qu'elle n'euſt pas beſoin d'un Sceptre pour
partage.
Celuy de ſes Vertus, celuy de ſa Beauté,
De Sujets couronnez forma ſa Royauté.

PHILIPPE qui ſçait bien au pouvoir de ſes
armes,
Accorder pleinement le pouvoir de ſes
charmes.
PHILIPPE né pour plaire, & pour vaincre
les cœurs,
Lui-meſme fut vaincu par deux plus grands
Vainqueurs.
Ce Prince auſſi trouva ma Princeſſe ſi
belle,
Qu'il crût tout poſſeder en ne poſſedant
qu'elle,
Que le bien de regner luy parut inégal,
Au bien dont le flattoit ce lien conjugal,
De ces accords charmans que conclure
autres choſes,
Sinon qu'on vid les Lys coucher avec les
Roſes.
Sa jeuneſſe, ſon rang, ſon eſprit, ſes ap-
pas,

Devoient oſter Madame au pouvoir du
trépas,
Ou d'une vie au moins ſi chere & ſi ſacrée,
Noſtre amour pretendoit une longue durée.
Mais Dieu dont les decrets ſe doivent adorer,
Sans que l'eſprit humain les oſe penetrer,
Voulut (ſans m'expliquer, par un diſcours
impie,)
A ſon Original réünir la Copie;
Et faiſant avorter tous nos projets charnels,
Elever ſon Image à des biens eternels.
Son cœur qui n'aſpiroit qu'à la ſolide
gloire,
Deſſus les autres cœurs étendoit ſa victoire;
Et par le droit charmant de mille qualitez,
Elle avoit mille Eſtats ſans eſtre limitez,

Ce Regne eſtoit paiſible, & deſſous ſa Puiſ-
ſance
Les cœurs ne ſoûpiroient que pour l'o-
beïſſance,
Quand ſa fecondité mit un Valois au jour,
Digne de poſſeder cét Empire d'amour,
Eſtant comme les ſiens les delices du mon-
de;
Mais bien-toſt de ce Fils la perte ſans ſe-
conde,
Vint avertir la Mere, & par un coup fatal,
Que ce païs n'eſt pas noſtre païs natal;
Qu'il n'eſt pas plus nouveau de mourir,
que de naiſtre;
Elle n'eut pas dés-lors peine à ſe recon-
neſtre
Pour un foible crayon d'une Divinité,
Hors laquelle icy-bas tout n'eſt que va-
nité,
De ſes vives douleurs ceſſant d'eſtre la

proye,
Ayant feché fes pleurs, ayant repris fa
joye,
Afin qu'avec Iuftice elle puft mieux fouf-
frir
Les hommages qu'en foule on luy venoit
offrir.
Elle ufa du pouvoir que fon rang fur la
terre
Luy procuroit en France, autant qu'en
Angleterre,
Pour faire utilement que ces deux Poten-
tats,
De nouvelles faveurs comblaffent leurs
Eftats.
Ses glorieux deffeins follicitans les nô-
tres,
Pour les grandeurs d'un Roy qu'on diftin-
gue des autres.
De fi nobles projets pouvoient-ils avorter,

Que la Fortune meſme auroit dû reſpe-
ĉter,
Conduits par une main que le Ciel avoit
priſe.
HENRIETTE revint d'une telle entrepriſe,
Tenant ſoûmis ſans honte & les Vents &
les Flots.
Jaloux de ſeconder les vœux des Mate-
lots,
Les Peuples de ſon Frere à Londres l'admi-
rerent,
Ceux de LOVIS le Grand à Paris l'adore-
rent.
Elle eſtoit ſur le point de gouſter à longs
traits
D'un repos glorieux les innocens attraits,
Quand l'Auteur Souverain de toute la na-
ture,
Et l'arbitre du Sort de chaque creature,
Par un ordre abſolu qui durera toûjours,

De l'œuvre de ſes mains voulut trancher
les jours.
HENRIETTE receut une mortelle atteinte,
Sans que ſa belle bouche en formaſt une
plainte ;
Et dans le meſme inſtant les plaiſirs, les
grandeurs,
Ces enchanteurs des ſens par leurs fauſſes
ſplendeurs,
Ce que le monde ſuit, ce que le monde admire,
Les graces, les appas, & tout leur vain
empire,
Qui depuis ſa Naiſſance avoient juſqu'à ce
jour
Dans le cœur D'HENRIETTE étably leur
ſejour,
Le cedant au plus fort, enfin l'abandonnerent

A des emplois ſi doux, les douleurs ſuccederent,
Meſlant à ſes beautez les ornemens divers,
Qu'il faut pour plaire aux yeux du Dieu de l'Univers,
Pour paroiſtre devant ce redoutable Trône
Que tant de majeſté, tant d'éclat environne.
Par un heureux échange, & non pas attendu,
Elle retrouva tout quand elle euſt tout perdu,
Au lieu des agrémens elle trouva la grace,
Ces perfides amis luy quitterent la place,
En foule les Vertus par un charmant concours,
L'a vinrent accoſter pour eſtre à ſon ſecours,

Elle les eut ſans nombre, & ſon ame he-
roïque
Marqua tant de ferveur à les mettre en
pratique
Qu'en ſix heures au plus elle ſçeut profiter
De ce que quarante ans auroient pû meri-
ter ;
Et ſans aucun regret de quitter une vie
A mille cruautez triſtement aſſervie,
Elle adora la main qui rompit les accords,
Qui tenoient attachez & ſon ame & ſon
corps.
Douter apres qu'une ame, & ſi grande, &
ſi ferme,
Ne trouvaſt pas en Dieu ſon repos & ſon
terme.
Ceſſe ſur ce Tombeau de répandre des
pleurs,
Et ſonge ſeulement d'y répandre des
Fleurs,

Des fleurs à couronner, & qui ſoient Immortelles,
Henriette n'eſt pas plus ſujette au temps qù'elles,
Dont il s'agit icy d'eterniſer le Sort,
Et la Gloire l'arrache au pouvoir de la Mort.



Petites Fleurs vous vous plaignez du Sort
Qui vous precipite à la mort;
Meſme avant le retour de la charmante Aurore.
Ah ! ne murmurez plus des rigueurs du trépas,
Un orage ennemy des plaiſirs de la Terre,
Luy livre bien une autre guerre;

Ravissant les divins appas
D'HENRIETTE, qui fut la Rose d'Angleterre.





X X.

Le Soleil & les Grenoüilles.



Es inſectes formez du limon
de la Terre,
Vivoient dans leurs Marais
gros & gras & ſans guerre,
Depuis que les bontez du bel Aſtre du jour,
Avoient

Avoient favorisé leur humide ſejour,
Jadis du moindre effroy ces animaux capables
Par leurs cris importuns devenus redoutables,
Ecartoient les troupeaux, & meſme juſqu'aux Bœufs,
Qui preſſez de la faim venoient paiſtre auprés d'eux;
Mais leur courage enflé du vent de la fortune,
Embarqua leur fierté juſqu'à tenter Neptune,
Affronter dans ſon ſein ſes propres nourriſſons,
Défier au combat les plus fameux poiſſons,
Joignant l'ingratitude avec la violence.
Cette Race maudite eut encor l'inſolence
D'attaquer le Soleil, mépriſer ſa grandeur,

Et ne pas redouter ſa puniſſante ardeur.
Si ce Flambeau du jour ſe montre ſur la Terre,
Si des exhalaiſons il forme le Tonnerre;
S'il parcourt l'Univers, s'il éclaire en tous lieux,
Ce petit Peuple ingrat en paroiſt envieux;
Il tempeſte, il éclate; & fremiſſant de rage,
Il cherche, mais en vain, à luy faire un outrage.
Il dit impudēment que l'Aſtre du jour nuit,
Qu'on ſe trouveroit mieux des Aſtres de la nuit,
Et que de mille maux (en arreſtant ſa courſe)
Indubitablement c'eſt arreſter la ſource;
Mais voyant que mal-gré ces termes offençans
Les chevaux du Soleil a grands trots avançans,

Continuoient toûjours dans leurs routes
premieres,
Leur Maiſtre également répandant ſes lumieres,
Ce Peuple s'enfonça dans ſon Païs natal,
Ou par un noir complot à ſon Autheur
fatal,
Du fond mareſcageux la vapeur agitée,
Forme un nuage épais, juſqu'au Ciel eſt
portée.
Le Soleil comme un Dieu ſçachant la verité,
De ce Peuple inſolent vid la temerité.
Il rit des vaints efforts de cette ſotte engeance,
Et la voulant punir de ſon extravagance;
Preparez-vous, dit-il d'un air tout enflâmé,
Convenable au Soleil juſtement animé,
Ingrats d'eſtre bien-toſt les funeſtes Vi-

ẽtimes
De voſtre propre orgueil, & de vos propres crimes,
Et reſſentir l'effet des projets avortez,
Que forment contre un Roy des Sujets revoltez.
Il eſt temps de punir, il n'eſt plus temps d'abſoudre,
Faiſant de ſes vapeurs la matiere à ſa foudre.
Ainſi ce Dieu ſe vange, & déja dans les airs
On n'entend que du bruit, on n'apperçoit qu'éclairs.
Vn deluge de feu vient à tomber en ſuite,
Jugez en quel eſtat cette Troupe eſt reduite,
Chacun ſe va cacher ſous de freſles roſeaux
Dans ces humides lieux tenant lieu d'arbriſſeaux;

Mais Troupe ſans reſpect tu ſeras devorée,
Dans le Conſeil des Dieux ta perte eſt aſ-
ſeurée :
Car l'ardeur du Soleil ayant tary les eaux,
Tout le Ciel fut remply de Milans, de
Corbeaux,
Avides de butin qui dedans leurs entrail-
les,
De ce Peuple inſolent firent les fune-
railles.
Vne Grenoüille alors dont le diſcerne-
ment,
Sembloit avoir prévû ce triſte évenement
Sur le point de perir tint ce preſſant lan-
gage.
Compagnes de mes maux, comme du ma-
reſcage,
Si les Dieux Immortels pleins de reſſenti-
mens,
Ont exercé ſur nous ces derniers châtimẽs

Pour punir la noirceur de nos ingratitu-
des,
Pouvoient-ils nous ſoûmettre à des peines
trop rudes.

Mortels qui viendrez apres nous
Par l'ordre ſucceſſif qu'on void dans la
nature,
Apprenez au recit d'une telle avanture
A reſpecter les Dieux, à craindre leur
courroux.
Formez de limon & de fange ;
Par un aveuglement étrange,
Si contre noſtre Autheur nous arma voſtre
orgueil ;
Les Dieux jaloux de leur Grandeur ſu-
prême,
Pour punir cette audace extrême,

Nous ont fait un triſte cercüeil
De noſtre berceau meſme.



Les Rois ſont les Dieux ſur la Terre;
Mortels, Sujets, Vaſſaux, reſpectez leur pouvoir,
Mettez bas la fierté, faites voſtre devoir,
Vous vous épargnerez une ſanglante guerre;
Le commerce avec eux que vous devez avoir,
Eſt tel que vous l'auriez avec le tonnerre.





XXI.

NE pouvant resister & la nuit & le
jour
A l'excez de mes peines.
J'ay resolu du pur sang de mes veines
De te declarer mon amour.
Quoy que je sçache bien que toutes mes
douleurs

Sont pour toy, belle Iris, des douleurs en
peinture,
J'eſpere que mon ancre en changeant de
teinture,
Prenant de plus vives couleurs,
Obligera ton cœur de changer de na-
ture,
Et d'eſtre deſormais ſenſible à mes mal-
heurs.

Réponſe d'Iris.

MOn cœur a long-temps combatu
Contre de puiſſans charmes;
Mais ces dernieres armes
Enfin l'ont abbatu.
Il eſt temps de ſe rendre,
Viens, fidelle Lyſandre;
Viens dans mon cœur tenir le premier

rang,
I'y consens avec joye, & voudrois que mon sang
Pust reparer celuy que tu viens de répandre.





XXII.



Vand les vens pleins de rage
Troublent les Flots
Pour exciter l'orage,
Les Matelots
Dedans la mer jettent l'Anchre aussi-tost
Pour se garantir du naufrage.
Sa charité le rendant fin,

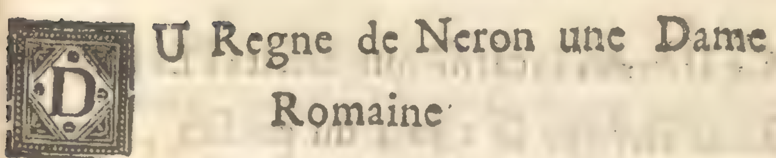
On void de ſon dos ſecourable
Le pieux & tendre DAUFIN,
Enfoncer l'Anchre dans le ſable
Pour ſauver les Mortels menacez de leur fin.



Vn Roy ſi genereux,
Quel Anchre pour la France;
Vn DAUFIN vigoureux,
Quelle forte eſperance;
Quel port, quelle aſſeurance
Pour tous les mal-heureux.







XXIII.

Petus & sa femme.

DU Regne de Neron une Dame
Romaine
Avoit une extrême beauté,
Sujet innocent de sa peine:
Car sa vertu ne put souffrir la privauté

D'un Tyran dont la haine
Crut vanger ſon amour par une cruauté.

Il n'eſtoit pas nouveau
Qu'un cœur lâche & perfide
Conçeut un ſi noir attentat
Apres l'horreur d'un parricide
Commis aux yeux de ſon eſtat.

Sa paſſion deſordonnée
L'armant contre un couple ſi beau,
Il veut que le meſme flambeau
Qui preſidoit à leur chaſte hymenée,
Eclaire leur Tombeau,
Et qu'un tel ſacrifice ait lieu dans la journée.

Ce Demon incarné que ſuſcita l'Enfer,
Leur envoye le choix du poiſon, ou du fer,
Ordinaire faveur; mais, helas! trop ſanglante,

Et la venale main qui leur doit presenter
Ce genre de mort violente,
Est mille fois plus chancelante
Que la main qui doit l'accepter.

A qui s'affranchira le plustost d'une vie
A mille cruautez tristement asservie.
Entre ces deux Amans il se fait un combat
De tendresse,
De pitié,
D'amitié;
Mais le sexe Vainqueur par sa propre foibleblesse,
Triomphe de Petus, le desarme, & l'abbat.
Il consent que sa femme
Prevenant son dessein
Pour finir ses mal-heurs se fraye par son sein
Un passage en son ame;
Et ne resistant point à l'objet de sa flâme,

Il apprehende aussi d'en estre l'assassin.

Consultant son courage, & non pas la nature,
Elle fait dans son corps une large ouverture,
Et retirant le fer pour donner à son sang
Un plus libre passage
Sans changer de visage,
En jettant un regard aussi doux qu'innocent,
Sur son époux inconsolable;
Elle luy dit d'un air inimitable
En découvrant son flanc.
Ce coup est moins capable
De me faire perir,
Que celuy que tu vas souffrir
Par un present si detestable

Que cette main ſanglante, & ſans eſtre
coupable,
T'oſe cruellement offrir.





XXIV.

Les Iumeaux de la Trape.

NOus nâquimes Jumeaux
Avec cét avantage
De ne souffrir aucun partage
Dans l'amitié, dans les biens, dans les maux.

Par lès ordres du Ciel ſur chaque creature
Conçeus dedans un meſme ſein,
La Grace nous forma pour un meſme deſ-
ſein.
Nous priſmes meſme nourriture,
Et la Nature
Qui ſembloit avoir mis un ſeul ouvrage
en deux ;
Mais n'en voulant jamais conſentir la ru-
pture,
Ne nous donna qu'un cœur, qu'un eſprit
de Cloſture,
Qu'un objet, qu'un deſir, nous fiſmes meſ-
mes vœux,
Aucun ne diſputa la primogeniture,
Et Freres doublement nous veſcumes heu-
reux.
Noſtre ſort fut commun, & noſtre ſepul-
ture,

Penetré du recit d'une telle avanture.
Paſſant tu peux bien ſi tu veux
T'imaginer en cette conjoncture,
Que deux corps differens n'eurent qu'une
ame entre-eux.





XXII.

Pour Madame.

ENfin ſuccedant aux tenebres,
On void le bel Aſtre du jour
Diſſiper tant d'objets funebres
Par un agreable retour.
Viens donc, Illuſtre Palatine,
Que le Ciel aujourd'huy deſtine

Pour mettre fin à nos mal-heurs ;
Viens comme une brillante Aurore
Secher nos yeux, tarir les pleurs,
Qu'ils n'ont pû retenir encore
Soûmise à de si doux emplois ;
Viens reprendre la place
Qu'HENRIETTE avec tant de grace,
Tant de pompe & d'éclat, occupoit autrefois,
Et de ton sein fecond fait renaistre la Race
Des Illustres VALOIS.

Mais que par un caprice étrange,
Desormais l'Amour & la Mort
Ne prennent plus le change,
Et soient si bien d'accord,
Qu'il ne se passe rien dans un cruel mélange,
Qui puisse interresser le bon-heur de ton sort.



XXVI.

Pour Mademoiselle.

CEs Lys qui composent vos Armes
En leur virginale beauté,
Ont toûjours imité
La nature des Palmes,
Et conservé leur fermeté.



Vous ſerez toûjours Souveraine,
Et vous l'avez toûjours eſté;
S'il vous manque un titre de Reine,
Vous en avez la majeſté.
Vous en avez l'eſprit, la grandeur de courage,
Et le ſexe n'a point de plus parfait ouvrage,
Travaillé de la main des Dieux.
Si mon reſpect vouloit comprendre
Tous les honneurs qu'on vous peut rendre
Par un devoir religieux,
Comme à l'Heritiere d'Alcandre, H.4.
Ou la couſine d'Alexandre, L. G.
Je ne ſortirois pas d'un champ ſi ſpacieux.



Pour Madame de Longueville.

PAr les évenemens du ſort & de la guerre,
Je voy tout confondu dans la mort de mon Fils,
Et tu reprens, ô Ciel ! le bien que tu me fis,
Qui ſçeut uniquemẽt m'attacher à la terre;
Mais de mes attentes fruſtrées,
De mes entrailles déchirées,

Je ne me plaindray point, ô grand Dieu des Mortels!
Si j'ose me flater d'un espoir legitime,
Que le sang de ce Fils que i'offre pour victime,
Puisse agreablement fumer sur tes Autels.

Dans cette déplorable & funeste avanture,
Mon cœur on t'auroit pardonné
Si tu t'estois abandonné
Aux mouvemens de la nature.
Trop heureux mille fois qu'un saint détachement
Ait levé, iuste Ciel! le triste empeschement
Que la chair & le sang apportent à tes graces,
Que soûmis pour iamais à ton sacré pouvoir,
Ce cœur également soit prest à recevoir
Tes faveurs, ou tes maux, tes coups, ou tes menaces.



XXVII.

LE grand Aſtre du jour éclaira ma Naiſſance,
Je reſſenty l'effet de ſa rare puiſſance;
Et dans des lieux ſacrez, & de fleurs embellis,
Les Dieux m'accorderent la grace

D'avoir ma place
Auprés des Lys.
Jalouſes de ma gloire, & du bien de ma vie,
Toutes les autres Fleurs ſembloient porter envie
A cette heureuſe nouveauté;
La greſle attaqua ma beauté
Dans un âge fort tendre;
Rien ne me pût deffendre
Contre ſa cruauté.

Dés ce moment fatal je devins languiſſante,
Et le meſme Flambeau
Qui m'avoit veu naiſſante,
Eclaira mon Tombeau.

Indignez de ma perte,
Les Dieux avec ſeverité
Auroient à guerre ouverte

Puny cette temerité.
On auroit entendu la voix de leur tonnerre;
Mais croyans m'honnorer d'un rang plus precieux,
Ils m'ont fait une plante aux Cieux,
Pour n'eſtre plus ſujette aux frimats de la terre.

Sous le Regne d'un Roy qui n'a point de pareils,
Dont la Deviſe
Eſt un Soleil qui vaut tous les autres Soleils,
Nâquit le charmant Duc de Guiſe,
Cét unique heritier des biens & des Vertus,
De Heros ſur Heros par la mort abbatus,
Fut nourry tendrement par les ſoins d'une tante,

Et receut un honneur qui surprit son at-
tente,
Dont tant de Souverains parurent envieux
Que de mesler son sang avec le sang des
Dieux.
L'incarnat de son teint , le corail de sa
bouche,
De la Rose & des Lys fit voir la mesme
couche;
Mais le Destin voulut que le mesme Flam-
bleau
Qui fit naistre ces Fleurs, mit la Rose au
tombeau.
Elle estoit delicate, & sa tige si fresle,
Qu'elle ne pût jamais resister à la gresle;
Pour Rose, ou pour Narcisse, ou pour un
Adonis,
Ce Prince merita des regrets infinis.
Les Dieux pour reparer cét étrange desa-
stre,

D'une Fleur qu'il estoit nous en ont fait un
Astre.
Nos Lys enveloppez dans un si grand mal-
heur,
Pour en marquer leur deüil ont changé de
couleur.
O Dieux ! qui remettez l'ordre dans la
Nature,
Redonnez à nos Lys leur premiere tein-
ture. *

* *Madame de Guise sans Armes à son Carrosse, dans l'année de son deüil.*





XXVIII.



N presence du Ciel, au fort de
la lumiere,
Le grand Prince de l'air éprou-
ve ses Aiglons,
Sans plume à peine éclos dans l'enfance
premiere,
Il va les exposer à l'ardeur des rayons ;

S'ils détournent le col, s'ils ferment la paupiere,
Il les creve à l'inſtant comme des avortons.
S'ils affrontent les feux d'une œillade aſſez fiere,
Le pere les nourrit ſes dignes rejetons.
Ce peril eſt eſtrange. Il eſt auſſi bien juſte
Qu'il ne demeure rien d'une Naiſſance auguſte,
Qui n'ait eſté ſoûmis à ces rudes deſtins,
Et qu'apres les rigueurs d'une épreuve ſi forte,
L'on reconnoiſſe enfin cét Heritier qui porte
Le Soleil en ſes yeux, & la Foudre en ſes mains.

Pour conduire ce jeune Alcide

Au comble élevé des vertus;
Pouviez-vous, ô grand Roy, choisir un meilleur guide,
Et d'une épreuve plus solide
A montrer des chemins qu'il a cent fois batus.
Quoy! pouviez-vous jamais avec plus d'asseurance,
Confier tout nostre bon-heur,
Nostre repos, nostre esperance,
Et laisser gouverner les thresors de la France,
Par un plus sage Gouverneur.

Pour cultiver des plans si beaux, & si fertiles,
Et rendre plus parfaits tant de celestes dons,

Si

Si jadis l'on donna des CHIRONS aux
ACHILLES,
Pouviez-vous jamais mettre en des mains
plus habiles,
Un depost si sacré qu'en celles des CONDONS.

Et la plus convaincante preuve
Qu'il n'appartient qu'à vous de faire de
grands choix,
Eclate avec Justice en cette Illustre Veuve,
A qui tout l'Univers auroit donné sa voix
Pour élever cette Race divine
De qui nous verrons tant de Rois
Tirer un jour leur origine.





XXIX.

La Charité Romaine.



Roublé du ſouvenir de ſes cruels
ennuis,
Encor plus accablé ſous le poids de ſes
chaiſnes :
Un pere avoit déja paſsé de longues nuits,

Sans eſpoir qu'aucun bien puſt adoucir ſes
gesnes.
A peine mettoit-il & la honte & les fers
Dans le funeſte rang des maux qu'il euſt
ſoufferts:
Car, helas! que ne peut l'injuſtice, & l'en-
vie;
Le tourment de la faim penetrant juſ-
qu'aux os,
Ordonné pour finir les reſtes de ſa vie,
Devoit ſeul l'affranchir de l'horreur des
cachos.

Prévoyant de ſes maux une ſuite infinie,
Et jaloux de prouver qu'il eſtoit né Ro-
main,
Il voulut mille fois contre la tyrannie
Déployer ſon courage, & faire agir ſa
main.
Que ſert la volonté, quand on n'a pour ſes
armes

Que de foibles regrets, que d'inutiles lar-
mes,
Tout moyen luy paroiſt cruellement ôté.
Qui ſeroit favorable en cette conjoncture,
Et les liens du corps dont il eſt garoté
L'empeſchent d'attenter ſur ceux de la na-
ture.

Dans un corps abbatu les poulmons alte-
rez
Sentoient déja l'ardeur d'une faim devo-
rante ;
Et la vigueur des nerfs qui s'eſtoient re-
tirez,
A peine en ſoûtenoit la vieilleſſe mou-
rante.
L'ame qui partageoit les ſupplices du
corps,
Attendoit que la Parque en rompiſt les ac-
cords,

Quand le Ciel ennemy d'une noire imposture,
Pour seconder la fille en son pieux dessein,
Et faire que la mort cedast à la nature,
Du lait de son amour voulut remplir son sein.

Découvrant aussi-tost deux fontaines d'yvoire,
Pour conserver celuy qui l'avoit mise au jour,
Elle donne au Viellard ce chaste suc à boire,
Exposant son honneur pour plaire à son amour.

Le pere épuiseroit ces deux belles fontaines;
Mais le sang y supplée, aussi bien que les veines;
Mesme on les void grossir par des torrens de pleurs.

Ne crains point, bon Vieillard, de tarir
une ſource,
Qui pouvant bien finir tes mortelles dou-
leurs,
Ne peut jamais finir ſa charitable courſe.





XXX.

Si les Souverains ſur la Terre
Ne voulãt decliner leurs noms
Que par la bouche des canons,
A l'exemple des Dieux font parler leur tonnerre.
Si ces armes enfin ſont leurs ouys, ou leurs nons,

J'éprouve à mes dépens qu'il faut bien
d'autres armes
Pour triompher, belle Iris, de tes charmes,
Et ſurmonter ton cœur;
Je n'ay rien avancé depuis que je l'aſſiege,
Et contraint de lever le Siege
J'abandonne la place au pouvoir du Vainqueur.

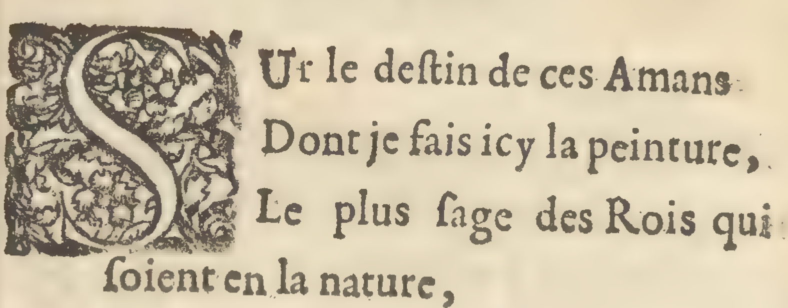
Je change donc d'objet, ſans changer de
pensée,
Pour aller à Maſtric où l'honneur me conduit;
Mais cette place, helas ! ſera pluſtoſt forcée,
Que ton cœur ne ſera reduit.
Encor ſi j'eſperois qu'apres cette campagne,
Ayant la gloire pour compagne,

La pouſſiere, le ſang, & mes travaux guerriers,
Fléchiſſent tes rigueurs, ô beauté trop cruelle !
Et que ton ame moins rebelle
En partageant mes feux, partageaſt mes lauriers.
Mais ſi voulant avoir trop de part à la gloire,
Ie trouve ma défaite en ma propre victoire,
Si le Ciel implacable a reſolu ma mort,
Et que tes yeux, Iris, remplis de mille charmes,
A ce triſte recit accordent quelques larmes,
Je ne me plaindray plus ny de toy, ny du ſort.





XXXI.



SUr le deſtin de ces Amans
Dont je fais icy la peinture,
Le plus ſage des Rois qui ſoient en la nature,
Découvre-nous tes ſentimens,
Et mets le prix à leurs tourmens
Par celuy de leur avanture.

L'Amant Ialoux.

La fiévre a ſes accez,
L'Amour a ſes excez,
Ses violens tranſports
Dont mon ame eſt ſaiſie,
Sont contre mon repos des argumens trop
forts,
Que mon mal eſt la jalouſie.
Ie ſuis en proye & les jours & les nuits
Aux plus cruels ennuis,
Les inquietudes mortelles
Que je reſſens,
Font éprouver à tous mes ſens
Des rigueurs qui ſont eternelles.
Mon mal de tous côtez eſt un mal infiny,
O Dieux! qui connoiſſez la grandeur de
ma peine,
Moderez mon amour, ou redoublez ma
haine,

Puiſque par mon amour je me trouve puny.
Mais ſi ma funeſte avanture
Veut que mon mal ſoit de telle nature
Qu'il ne puiſſe jamais guerir.
Faites, ô Dieux ! que mon cœur ſoit de glace,
Pour ne plus deſormais ſouffrir,
Ou par pitié du moins accordez-luy la grace,
Et la liberté de mourir.

L'Amant en deüil.

J'eſtois un fort heureux Amant,
Ie n'attendois que le moment
De poſſeder les beautez de Sylvie,
Et mon ame ravie
Avoit ce doux empreſſement:
Mon ſon auroit dû faire envie,

Et ma raiſon ne voyoit rien
Parmy tous les biens de la vie,
Qui fuſt comparable à mon bien.

Mais les Dieux, mes rivaux, par un Arreſt ſuprême,
En m'arrachant l'objet de mon amour extrême,
Ont détruit de leurs mains l'ouvrage le plus beau.
Apres la cruauté que mon ame a ſoufferte,
Il ne me reſte plus que la nuit du tombeau:
Car peut-on bien aimer, & ſurvivre à ſa perte.

L'*Amant qui n'eſt point aimé.*

Qui de tous les Amans voudroit eſtre en ma place;

I'aime, mais c'eſt, helas! ſans eſpoir d'ê-
tre aimé,
Et mon cœur tout de feu trouve un cœur
tout de glace,
De qui la cruauté blâmeroit mon audace,
De croire ſeulement que j'en ſuis eſtimé.
Reſpects, ſoûpirs, langueurs, j'ay tout
mis en uſage
Pour triompher de ce cœur rigoureux;
Mais, helas! juſtes Dieux, je n'en ſuis pas
plus ſage,
Et je n'en ſuis pas plus heureux.
Ce qui ſçait refroidir, eſt tout ce qui m'en-
flâme;
Rigueur, indifference, orgueil, mépris,
fierté,
Qui devoient procurer ma pleine liberté,
Ont des attraits cachez pour captiver mon
ame.

Juſtes Dieux ! qui peut rompre en ce funeſte jour
Ce qui forme à mon bien tant de cruels obſtacles,
Si vous ne faites des miracles,
En faiſant un chemin de la haine à l'amour.

L'Amant abſent.

Avoir le dernier tendre
Pour un objet qui captive nos ſens,
Souffrir un dur exil, & ſes rivaux preſens
Ne pouvoir plus ſe faire entendre,
Qui de tous les Amans oſe aujourd'huy pretendre
Diſputer avec moy des peines que je ſens ;
N'avoir plus les douceurs d'entretenir Sylvie,
N'avoir plus le plaiſir d'adorer ſes beaux yeux,
Dont mon ame aſſervie

Fit ſes uniques Rois, fit ſes uniques Dieux,
C'eſt dequoy fuïr le monde, avoir tout
odieux ;
C'eſt dequoy mépriſer la lumiere des
Cieux ;
C'eſt dequoy n'avoir plus d'attache pour
la vie;
Auſſi-bien dans l'excez de mes cruels en-
nuis,
Toute clarté pour moy n'a rien que de fu-
neſte,
Et le ſeul avantage icy-bas qui me reſte,
Vient de l'obſcurité des nuits.

Ie ne viſite plus que les lieux les plus ſom-
bres,
Depuis que j'ay quitté la place à mes ri-
vaux,
Que les bois, les rochers, les antres, les
caveaux,

Ou le Dieu du Sommeil dans l'Empire des Ombres,
Fait ſentir aux Mortels ſes humides Pavots,
L'a ſoûmis à çe Dieu dont la douce Puiſſance
Rend nos ſens aſſoupis, & preſque inanimez.
Les yeux de l'ame ouverts, les yeux du corps fermez,
Ie ne m'apperçoy plus ny d'exil, ny d'abſence;
Dans le plaiſir que cauſe une innocente ardeur,
Ie découvre les traits d'un objet adorable,
A mes deſirs preſſans un peu plus favorable,
Et deſarmé pour moy de toute ſa rigueur.
Si je me puis flater que dans l'erreur du ſonge

De quelques douces nuits j'ay joüi bien
souvent.
Ce plaisir peu solide, & connu pour men-
songe,
Me fait voir que mon bien n'est iamais que
du vent,
Et qu'un mal effectif me plonge plus a-
vant
Dans un ennuy mortel qui m'accable, &
me ronge.





XXXII.



Uel éloge aſſez glorieux
Ne doit pas attendre en ces lieux
Celuy qui n'eut iamais d'autre objet, d'autre envie,
Que d'arreſter le cours d'un tirannique effort,

Que de rendre à ſon Roy ſa Couronne ravie,
Que d'aſſurer ſon Trône & le rendre plus fort;
Puiſqu'il n'a pas voulu regner pendant ſa vie,
Il eſt juſte du moins qu'il regne apres ſa mort,
Des honneurs dûs aux Rois que ſa mort ſoit ſuivie,
Et qu'on ne voye pas ſa memoire aſſervie
Aux injures du temps, aux caprices du ſort.

Paſſant, viens icy pour pleurer,
Viens-y pour admirer
L'attache, & le grand zele,
L'empreſſement, les ſoins
De ce Suiet fidelle,

Ce Suiet des Suiets le plus parfait modelle,
Et que tes yeux témoins
De ſa perte cruelle,
Deſſus eux s'en vangent du moins,
Que l'Univers n'ait pas de coins & de re-
coins,
Qui ne ſoient les Echos de ſa gloire im-
mortelle.

Voy ſans étonnement dans le Tombeau
de Roïs,
Celuy qui merita de l'eſtre mille fois ;
Le refus genereux qu'il fit de la Couronne,
Couronnant ſa vertu, couronna ſa per-
ſonne.
Si le Deſtin ialoux borna ſes longs tra-
vaux,
Ce ne fut qu'en ce point qu'il trouva des
rivaux ;

Tout yſſu qu'il eſtoit d'une Maiſon illu-
ſtre,
La Fortune y voulut donner un nouveau
luſtre ;
Et s'arreſtant pluſtoſt au merite, qu'au
Sang,
Par les degrez d'honneur le mit au plus
haut rang.
La Vertu ſeule auſſi conſomma ſa Puiſſan-
ce,
Plus digne de reſpect encor que ſa Naiſ-
ſance,
Comme pour obeïr MONCK fut des plus
ardens,
Auſſi pour commander MONCK fut des
plus prudens,
Et ſa fidelité n'eut iamais de ſeconde.
Ce Tiran renommé ſur la Terre & ſur
l'Onde,

Dont le crime & le nom doit donner de
l'horreur,
Peu redoutable à MONCK en eut de la terreur.
La mort prevint ſa perte ouvertement iurée.
MONCK n'en eut pas pluſtoſt la nouvelle
aſſeurée,
Qu'il parut, qu'il changea les Cypres en
Lauriers,
Non pas par la valeur de mille exploits
guerriers,
Non pas par l'éloquence & la bouche des
armes,
Par un ſilence armé de douceur & de
charmes,
Façon de vaincre étrange, & pourtant à
ſon choix,
Sans qu'il fuſt neceſſaire & d'armes & de
voix;

Il conquit trois Eſtats dans la meſme journée,
Sans parole, ſans bruit, ſans bataille donnée,
De trois Eſtats conquis MONCK n'en voulut pas un.
Fidelité, reſpect, exemple peu commun,
Eſtant Maiſtre du Sceptre il aima mieux le rendre
Que ſe l'approprier ayant ſçeu le reprendre.
Pour conclure en un mot, il aima mieux cent fois
Voir ſon Roy rétably, que d'établir des Lois.
L'ayant remis au Trône il fit aſſez paroître
Juſqu'où pouvoit aller ſon zele pour ſon Maiſtre.

Iamais

Jamais d'autre deſſein n'entra dans ce
grand cœur,
Que ſe vaincre luy-meſme, & voir ſon Roy
Vainqueur ;
Preferant (ſi cela ſe peut aisément croire)
Ce noble abbaiſſement au comble de la
gloire,
Plus humble envers ſon Roy de ſa main
courôné,
Qu'il ne le fut jamais lors qu'il fut dé-
trôné.
Heureux d'avoir remis au Trône d'Angle-
terre,
Un Roy dont la diſgrace arma toute la
Terre ;
Un Roy ſecond du nom, & premier en
effet
Oubliant une injure, & jamais un bien-
fait
Qui ſe ſent obligé des plus foibles ſervices,

Qui ſçait recompenſer juſqu'aux moindres Offices.
Populaire, engageant, civil, affable, doux,
Maiſtre de trois Eſtats, mais au deſſus de tous,
Et d'avoir rétably dedans cét inſtant meſme,
La Juſtice, la Paix, & le Culte ſuprême.
Son amour retarda ſa mort pour conſerver
Ce que ſes longs travaux avoient pû relever:
Car jamais la ſanté par luy ne fut cherie,
Qu'autant qu'il l'a crut chere au bien de ſa Patrie.
Comme il ſceut proteger tous les bons de l'Eſtat,
Il fit la guerre à ceux qui par un attentat
Avoient à force ouverte empeſché l'exercice
De la Religion, ou bien de la Juſtice.

S'il fust comblé de biens, s'il fut comblé
d'honneur,
Quel Demon eust esté jaloux de son bonheur.
Si la Fortune sceut changer sa Destinée,
Elle ne put changer une ame si bien née.
Plus elle travailla pour son accroissement,
Et plus MONCK travailla pour son abbaissement.
Qui l'eust jamais pensé, que par un trouble étrange,
De la Mort, & l'Amour, se dust faire un mélange,
Et que d'un digne Fils le Nuptial Flambeau
D'un Pere encor plus digne éclairast le Tombeau.
L'Hymen aussi n'eut pas & la force, & les charmes,
D'opposer une digue aux torrens de nos larmes.

Un ſecours domeſtique eſt un foible ſecours
Alors qu'un mal entraîne un Eſtat dans ſon cours,
Lors qu'on void confondu dans une perte inſigne,
Ce que ne rend jamais l'Heritier le plus digne;
Les ſentiers ſont étroits, qu'un Heros a battus,
On herite du bien pluſtoſt que des vertus,
Sur tout quand elles ſont ſi hautement portées,
Qu'il eſt bien mal-aiſé qu'elles ſoient imitées,
Pour abbattre l'orgueil du plus fier des tyrans,
L'Angleterre en comptant ſes plus fiers Conquerans;

Vit-elle rien qui fut égal à ce grand Homme,
Non plus que l'Vnivers, & que l'ancienne Rome.
Dans ces auguſtes lieux MONCK repoſe; & pourquoy ?
Parce qu'ayant pû l'eſtre il n'a pas eſté Roy ;
Que jaloux ſeulement de regner ſur luy-meſme,
Se privant des grandeurs, laiſſant le Diadeſme,
Il voulut élever à ſa haute vertu
Vn Trône qui iamais ne puſt eſtre abbatu.
Dans ſa propre defaite il chercha ſa victoire,
Et mépriſant la gloire il augmenta ſa gloire.
Que MONCK parmy les Rois trouve place auiourd'huy,

Qui ne regneroient plus s'ils ne regnoient
par luy ;
Que le Tombeau du moins luy tienne lieu
d'un Trône,
Les Cyprez de Lauriers pour former sa
Courône,
Sa gloire durera plus que ces lieux sacrez,
Qui par l'ordre des temps se verront al-
terez,
Plus que ces marbres froids, ces bronzes,
ces sculptures,
Ces Palais soûterrains, & ces Architectu-
res,
Nos respects ne pouvant donner qu'un
foible encens
A des faits si pompeux, si rares, si pressans,
Interessons le Ciel à nos vœux favora-
ble,
Que pour recompenser cét Homme in-
comparable,

Il ouvre en meſme temps ſes treſors, &
ſon ſein:
Car quand tout l'Vnivers formeroit ce
deſſein,
Il n'eſt pas en eſtat d'y jamais ſatisfaire;
Il n'appartient qu'à Dieu qui peut tout,
de le faire.

Vn exemple ſi beau
Que fournit l'Angleterre
Dans ce brave Sujet,
Doit ſervir de Flambeau,
De Modele, & d'Objet,
A tous les bons Sujets qui ſont deſſus la
terre.

L'on ſe décharge peu du poids d'un Dia-
deſme

Pour en charger un autre, & l'ôter à soy-
mesme.
Si le Sceptre est pesant, l'éclat n'en est pas
tel,
Et l'on a le mal-heur que bien qu'en sa
défaite,
On y pust rencontrer une gloire parfaite,
On quitte rarement le Trône pour l'Autel.





XXXIII.


Ans l'épaiſſeur d'un bois
L'infortuné Timante
Par de lâches Rivaux eſt reduit aux abois,
Le charitable Echo fait entendre ſa voix
Et plaintive, & mourante,
Au recit de la mort de ſon cher Adonis.

Si Venus en marqua des regrets infinis,
Trois Amantes de meſme
Au funeſte recit d'un ſi preſſant mal-heur,
Font voir dans un degré ſuprême
Juſqu'où peut aller la valeur.
Les charitables ſoins, & la tendre douleur
Pour vanger, ſecourir, imiter ce qu'on aime.

D'un pas leger. La premiere accourant
Les yeux baignez de larmes
Se ſaiſit promptement des armes
De Timante expirant;
Et pour tirer vangeance
D'une ſi noire offence
Expoſe ſa beauté
Que trahit ſon courage,
Et va fondre comme un orage
Sur les lâches Autheurs de cette cruauté.

L'autre toute de flâme
Met ses derniers efforts
A penser son Amant pour retenir son ame
Preste à quitter son corps;
Elle colle sa bouche
Sur cette souche,
Mélant ses pleurs avec le sang,
Qui forme un rouge estang.
Dés sa funeste source,
Prenant sa triste course
D'un si genereux flanc.

Pour se mieux cõformer à la persõne aimée,
La derniere tombe pâmée,
Et dans ce tragique moment
Où l'amour nous fait voir
Iusqu'où va son empire,
L'on ne peut dire
Sur qui plustost la mort exerce son martyre,
Sur la Maistresse ou sur l'Amant.



XXXIV.



N dueil universel alloit couvrir la terre,
La mort vãtoit déja son triomphe nouveau,
Les cris poussez en l'air égaloient le tonnerre,
Le Monarque estant prest d'entrer dans le

Tombeau.

Quand le Dieu des Amans portant en
main un verre,
Accourut ſans carquois, ſans fléches, ſans
flambeau,
Auſſi n'eſtoit-ce pas pour declarer la
guerre,
Mais pour ſauver du Ciel l'ouvrage le plus
beau,
Au Prince moribond preſentant le breu-
vage,*
Ce charitable Dieu luy tint ce doux lan-
gage.
Heros, joüis par moy de la clarté du jour,
Et conſens ſeulement pour prix d'un tel
remede,
Ayant tant fait pour Mars, & rien fait
pour l'Amour,
Que ton Liberateur a ſon tour le poſſede.

* *Le Roy prit à Calais du vin émetique, qui le ſauva.*

Si pour payer un Dieu d'un office ſi tendre,
LOÜIS aima THERESE; & s'il en fuſt aimé,
D'un cœur reconnoiſſant pouvoit-on moins attendre,
Qu'ayant ſçeu tout charmer il fuſt auſſi charmé,
Et le Dieu des Amans pouvoit-il moins pretendre
Que le tribut d'un cœur qu'il avoit ranimé.
D'avoir donc triomphé de cette illuſtre teſte,
N'es-tu pas ſatisfait enfin,
Puiſque cét aimable Daufin
Eſt le doux fruit de ta conqueſte.
Cét adorable Enfant ſur qui l'on void les Cieux

Verser de jour en jour leurs tresors precieux,
Qui fait ce qu'apres nous on aura peine à croire;
Et suivant les sentiers que son pere a batus,
Marche a pas de Heros au chemin de la gloire
Par celuy des Vertus.
L'empire des Daufins est borné sur la mer,
A son pouvoir aussi n'ont-ils rien qui réponde,
Et de nostre Daufin comme il sçait tout charmer,
L'empire heureux s'estend sur la Terre, & sur l'Onde.

Si d'un assemblage si beau
Ce dernier Fils qui prit naissance,
Passa comme une fleur dés sa plus tendre

enfance;
Si l'on vid ſon berceau
Mal-gré tous les vœux de la France
Luy ſervir de Tombeau.
Le Ciel va reparer voſtre perte & la noſtre,
Vous en rendant un autre.
Car eſtant chers Amans, les chef-d'œuvres des Dieux,
N'ont-ils pas en ce point un intereſt notable,
Et pouvoient-ils s'addreſſer mieux
Qu'en ſe servant de vous pour faire leur ſemblable.



XXXV.



XXXV.

PLus des bleds & des vins la recolte est entiere,
Et plus pour faire leurs petits,
Les Alcions trouvent-ils de matiere
A construire leurs nids,
N'y laissant par le haut qu'une étroite ouverture,

Et bien fermez de toutes parts
Ils exposent ces nids dont la rare structure
Leur sert contre les flots de digue, & de
remparts.
Ces petits bastimens à l'abry des orages
Qu'excite la fureur des vents,
N'apprehendent point de naufrages,
Et nos yeux les prendroient pour des ro-
chers mouvans,
S'ils sont moins qu'eux inébranlables.
L'eau cependant ne les peut abismer;
Et comme ils sont impenetrables
Ils sont en mer, sur mer, & Maistres de la
mer.

Avant le retour de l'Hyver
Les Alcions sont sept jours à couver,
Et depuis son retour encore
On ne void leurs petits qu'apres sept jours

éclore;
Et dans cét eſpace de temps
Par un miracle unique aux yeux de la nature,
EOLE renferme les vents,
La navigation eſt sûre.
Narciſſe en ſon cryſtal y verroit ſa figure,
Tant la mer eſt ſemblable aux paiſibles eſtangs,
Et des Matelots fort contens
Il n'en éſt pas un qui ne jure
Que l'Hiver fait place au Printemps.

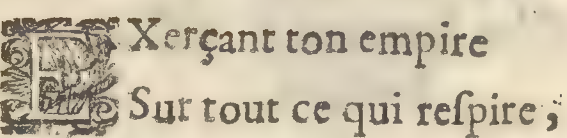
Comme les Alcions pour baſtir ſur la mer,
Sçavent mettre en uſage, & les bleds, & les vignes;
Auſſi, grand ROY, par des bontez inſignes
Qu'on peut mieux reſſentir qu'on ne peut

exprimer
En rétabliſſant le commerce,
Permettant le tranſport & des bleds, & des vins.
Ces preſens de la terre, & ces ſecours divins,
Que le Ciel par ta main liberalement verſe,
M'uniſſant tant de lieux par ta valeur conquis,
Qui brûloient du deſir d'eſtre ſous ton empire.
Jaloux de conſerver ſur tout ce qui reſpire,
Le pouvoir que ton bras s'eſt juſtement acquis
D'une matiere aux Rois qui n'eſt pas fort commune.
Tu te baſtis un trône, & d'amour, & de paix,

Que les traits de l'envie, & ceux de la fortune;
Que la mer, que les flots, que les vents, que Neptune,
Attaquant de concert n'ébranleront jamais.







XXXVI.

EXerçant ton empire
Sur tout ce qui reſpire,
Amour dans l'excez des tourmens
Que ſouffre injuſtement cette jeune victi-
me,
Dont la beauté fit le ſeul crime,

Intereſſe les élemens,
Et le Maiſtre des Dieux pour en tirer vangeance,
Il trahiroit ſes feux s'il manquoit d'indulgence
Pour les pauvres Amans.

Ou ſi le ſort vouloit que ce fuſt ſon ouvrage;
Puis qu'un Dieu ſeulement meritoit d'approcher
Cette beauté ſoûmiſe au plus ſanglant outrage,
Qu'il détourne l'orage,
Amoliſſe des cœurs que rien n'a pû toucher
Que des ſoupçons jaloux, que la haine & la rage
Arment contre un objet ſi charmant & ſi cher,

Et qui pour presser son naufrage
Ont la dureté d'un rocher;
S'il n'estoit pas Amant, tâche qu'il le puisse estre,
Et le tirant de l'immortel sejour
Conseille à ce Dieu de paroistre
Faisant pleuvoir en mesme jour
Sa flâme, & l'or sur cette tour,
Qu'une autre Danaé fasse du plus grand Maistre,
Le plus grand esclave à son tour.

Souverain Roy des cœurs, tu peux tout sur la terre;
Tu peux tout sur la Mer, tu peux tout dans les Cieux,
Ne souffre donc pas que les Dieux
Ne laissent seulement que gronder leur tonnerre,

Et

Et les engage au moins a vanger en ces
lieux
Tant d'objets innocens à qui l'on fait la
guerre
Pour s'estre bien servy du pouvoir de leurs
yeux.



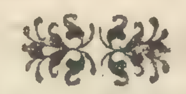


XXXVII.

La Prudence, au Roy.


Hez moy les Salomons, les plu
grands Potentats,
Ont appris a tenir le timon de
Estats.
C'est moy qui regle chaque chose

Par un ſage diſcernement ;
Et ſi l'on voit un bon évenement,
L'honneur ſeul m'en eſt dû , j'en ſuis la
ſeule cauſe.
Grand Roy, de qui la France oſe tout eſ-
perer ,
Que mes ſages conſeils par tout font ad-
mirer.
Vive Image des Dieux en qui brillent leurs
charmes,
Dis-moy ton ſentiment du don que je t'ay
fait
De cét Homme achevé ce Miniſtre parfait
Si digne de porter & ſoûtenir mes armes.





XXXVIII.

La Iustice.

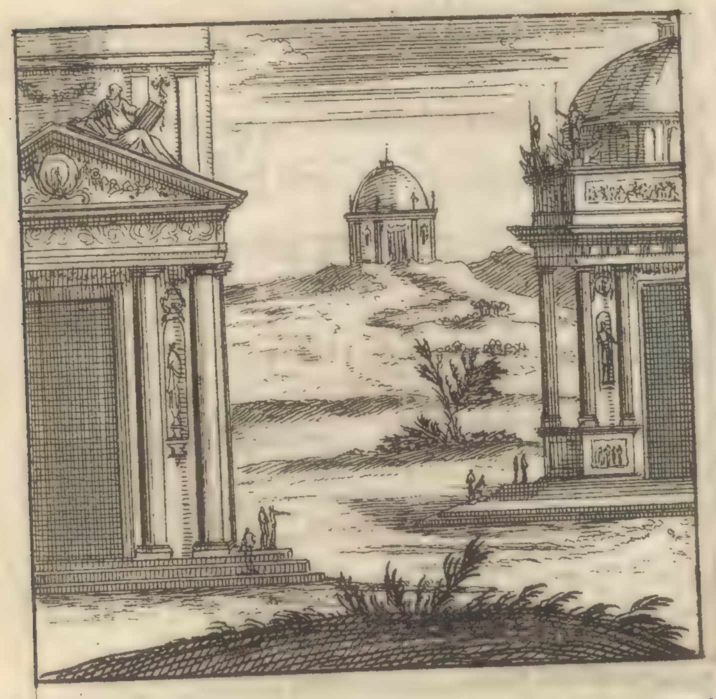
DE toutes les Vertus je ſuis la
plus ſolide,
Mon origine vient des Cieux,
Et quiconque me ſuit, ſuit un fidelle gui-
de,
Encores que je ſois ſans yeux.

Mais dans le droit chemin qu'aux autres
j'ay tracé,
Des Guides le plus ſage
LOUIS m'a devancé,
Comme l'ombre devance, ou le corps, ou
l'image.

Sacré Legiſlateur, qui faits tant de mira-
cles,
A qui pouvois-tu mieux confier tes Ora-
cles,
Qu'à l'illuſtre DALIGRE, au ſage LA-
MOIGNON,
A ces grands Nourriſſons, & de Rome, &
d'Athenes,
Ces Cicerons, ces Demoſthenes,
HARLAY, TALON, BIGNON,
Qu'à tant de fameux Perſonnages,

Cogneux, Bailleul, Nesmond, Potier,
Dont le merite entier
Surpasse infiniment les âges,
Qu'à Mole', Longüeil, & de Mesme,
Qu'à tant d'autres bons serviteurs
Qui font avec un zele extréme
La fonction des Senateurs.
Vit-on jamais de place estre mieux occupée
Pour regler le sort des Humains,
Aligre & Lamoignon tenans dedans leurs mains,
Pour la vie ou la mort, la Balance, & l'Epée.





XXXIX.

La Force.

MOn Temple ſert d'école aux plus
grands des Mortels,
Le temps qui détruit tout ne l'oſeroit ab-
batre,
Et ce profond reſpect qu'il a pour mes
Autels.

Eſt que LOUIS s'y vint façonner à
combatre,
A vaincre, à ſe placer au rang des Immortels.

Grand Prince, a qui l'on doit pour des faits
ſi preſſans,
Vœux, ſacrifice, Autels, Temple, victime, encens,
CONDE' de cét Eſtat le Demon tutelaire,
Dont la valeur cent fois deſarma la colere,
Et l'orgueilleux effort des Lions rugiſſans,
Lens, Norlingue, Rocroy, Frisbourg, &
Thionvilles,
Et tant d'autres ſuperbes Villes
Soûmiſes à tes Lois
Au ſeul recit de tes fameux exploiss,
Te prirent pour Achilles ;
D'autres à ce beau feu qui brille dans tes
yeux,

Ne ſe purent défendre
De reſpecter en toy comme dans Alexan-
dre
L'image & le pur ſang des Dieux,
Te faiſant des remparts de mille funerail-
les.
D'autres dont tu ſçavois & le foible & le
fort,
Te voyant le premier accrocher leurs mu-
railles,
Te creurent aisément ou le Dieu de la
Mort,
Ou le Dieu des Batailles,

De ces faits éclatans pour ne rien effacer,
CONDÉ' digne du nom du Dieu de la Vi-
ctoire,
Ce lieu fut ton Ecole où tu vins t'exercer;
Où ce cœur genereux vint apprendre à
paſſer

Du Temple de la Force au Temple de la
gloire,
Qu'heureuſement doit ſuivre un Temple
de memoire,
Qu'il n'eſt pas au pouvoir des temps de
renverſer.



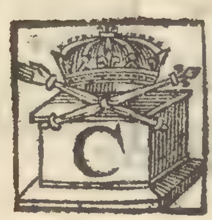
Mais qui diſputeroit une place en ces lieux
Au Prince de TURENE,
Puiſque la Force a mis au rang des Dieux
Ce fameux Capitaine
De l'Empire François ce glorieux appuy,
Puiſque rendant juſtice à ſa rare vaillance,
Cette meſme force avec luy
A voulu faire une étroite alliance,
Et que pour ſignaler de ſi nobles amours,
Le pouvoir ſur ſon cœur qu'il obtint par
ſes charmes,
Elle a voulu que l'une de ſes Tours

Forma l'Ecusson de ses Armes,
Qui servit mille fois d'asseurance à nos
jours,
D'azile à nos frayeurs, d'espoir à nos alar-
mes.





XL.



Ette sage Immortelle
Porte un frein
Dans sa main;
Mais ce n'est pas pour elle.

La Temperance.

Dessus mes Sœurs si j'ay la preference,

Ce n'eſt pas pour cela que j'aye plus d'ardeur,
Tant s'en faut c'eſt pour ma froideur
Que l'on me nomme Temperance.

Cette Vertu ſi digne des Autels,
Dont, ô grand LE TELLIER, tu nous donnes l'exemple,
Te devroit élever un Temple,
Si cét honneur s'étendoit aux Mortels,
Elle eſt ta confidente, elle eſt ta commenſale,
Et ce ſage Romain
En rendit hautement témoignage à Cazale,
Quand il eut le bon-heur d'arreſter de ſa main,
Ce qu'enfanta l'horreur dans les champs de Farſale,
Et te ſceut diſtinguer de tout le genre hu-

main,
Par un esprit si doux, une ame si legale,
Une fidelité si grande & si soûmise,
Pour servir ce grand Potentat,
Consommée en donnant deux bras, l'un, à l'Estat,
L'autre, à l'Eglise.
De ces fameux appuis le premier est LOUVOY,
De fermeté d'esprit, de zele, & de courage,
Vit-on jamais Ministre en marquer davantage.
Remontons à la source, & disons, ô grand ROY,
Que tes sçavantes mains ont fait ce grand Ouvrage.

Et le second est un Prelat,
Dont la pourpre & l'hermine

A ſa taille, à ſa bonne mine,
Ajoûtent un nouvel éclat,
Prompt, vigilant, actif, & remply de lumiere,
Preuve aſſez claire
Que ce Prelat eſt toûjours preſt
Comme un vaillant Athlete à fournir ſa carriere,
En combatant pour l'intereſt
Ou d'une Epouſe, ou d'une Mere.





X L I.

E Caſque qu'autrefois un ſol-
dat avoit mis,
Qui fut teint ſi ſouvent du ſang
des ennemis,
Depuis que la nature
A fait ſa paix avec le Ciel,

A quitté ſa rouge teinture,
Et comme il ſert de ruche il n'eſt teint que
de miel.
Mais lors qu'apres quelque fâcheux preſage,
La guerre de nouveau ſe ralume icy-bas,
Il reprend ſon funeſte uſage,
Et ſe reteint du ſang versé dans les combats.

Ne nous flatons jamais de gouſter dans le
monde
Vne tranquilité profonde
Sans avoir ſoûtenu le faix
D'une longue & penible guerre.
C'eſt par elle, ô grand ROY, qu'on vit
toute la terre
Devoir à tes travaux les doux fruits de la
paix,

Et qu'on n'entendoit plus gronder d'autre
tonnerre
Que l'éclat de ton nom, le bruit de tes
hauts faits.

Portant dessus ton front ce sacré caractere,
Qui te fait distinguer de ses autres enfans.
N'as-tu pas rétably de tes bras triom-
phans,
Dans un parfait repos cette souffrante
Mere;
Et ne doit-on pas croire alors qu'on voit
cessez
Tant de déreglemens de desordres passez,
Que dans la sainte ardeur dont ton ame est
saisie,
De tes travaux pour Dieu le succez sera
tel,
Que l'on verra bien-tost
Ce monstre d'Heresie
Recevoir de ta main le dernier coup

mortel.

Qui te disputeroit cette sainte Victoire,
Quand pour nostre repos autant que pour ta gloire,
Pour le bien de l'Eglise on t'a veu faire un choix
Digne d'un Salomon le plus sage des Rois,
Un choix digne de toy, digne de ta naissance,
Digne de ton esprit, digne de ta puissance,
Puisque ce choix illustre est le choix d'un Prelat, *
Dont les rares vertus brillent avec éclat;
Un Prelat des Prelats le plus parfait modelle,
Peuples asseurez-vous sur ce Pasteur fidelle,
Qui par sa vigilance, & ses penibles soins

* *Messire François de Harlay, Archevesque de Paris.*

De ſes Troupeaux cheris previendra les
beſoins,
* Troublez de voir perir avec luy tant de
charmes,
Nous fléchiſmes le Ciel par l'excez de nos
larmes,
Qui s'en privant pour nous retira du tom-
beau,
Et rendit à la France un ſi ſacré Flambeau.

** Il penſa perir de l'accident d'une ſaignée.*





XLII.



Ourquoy ſur la pauvre Cigale
Apres avoir chanté
Pendant tout un Eſté,
Exerces-tu, Progné, ta fureur ſans égale,
Cruelle Fille, as-tu raiſon

De traiter de cette maniere
L'avant-couriere
De la belle Saiſon.

N'a-t-elle pas l'honneur encore
De ſe voir dans nos champs
Admiſe pour ſes chants
Dans l'empire de Flore.

Ne crains-tu pas que le courroux des Dieux
Fort exemplairement ne vange
Ceux qui chantent à leur loüange
Des airs melodieux.

Ingrate, tu ſçais que leur peine
Egale leur authorité,
Avec quelle ſeverité
Ils t'oſterent la forme humaine.

Par la crainte des Dieux, & par ton propre honneur,
Epargne donc cette pauvre victime,

Il y va, ſi tu fais ce crime
De ſacrifier ton bon-heur.

C'eſt parmy tous tant que nous ſommes
Vn mal-heur qu'on ne peut ſouffrir,
De voir les plus braves perir
Par la main des plus braves hommes; *

** Deffenſe des Duels, le ſalut des Sujets.*

Mais ce triomphe du Demon
N'eſt plus dans ſa fureur premiere
Du moment qu'on a veu cét autre Salomon,
Ce prodige en ſageſſe, en forces, en lumiere,
Ce grand Legiſlateur eſtre plus rigoureux,

Armer ſes Lois d'une ſainte colere,
Et par des jugemens ſages, & vigou-
reux,
Se montrer moins le Juge que le Pere
De tant d'illuſtres Mal-heureux.





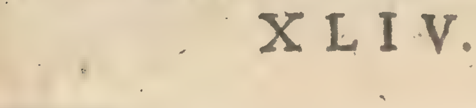
XLIV.

QU'il eſt doux, chere Iris, & fatal
de te voir;
Beaux yeux, vrais Baſilics, dont le regard
me tuë.
Helas! plus ma raiſon s'efforce & s'éver-
tuë

D'oppoſer à l'amour ce qu'elle a de pouvoir.
Plus ce tiran des cœurs dont elle eſt combatuë,
L'a force à trahir ſon devoir,
L'a gourmande en eſclave, & l'a tient abbatuë;

Mais quand ces ennemis ayant fait leurs accords,
Je ne te verrois plus avec les yeux du corps,
Je te verrois toûjours avec les yeux de l'ame,
Ce Dieu des Souverains à qui je me ſoûmets,
Te peindroit en mon cœur avec des traits de flâme,
Que les traits de la mort n'effaceront jamais.





XLIV.



H mort ! que ne viens-tu sur l'heure à mon secours
Pour terminer mes maux en terminant mes jours ;
Beaux yeux de mon Iris, vive source de flâme,
Où sont ces doux regards qui captivoient

mon ame.

Tant de puiſſans attraits, tant d'aimables
vainqueurs,
Qui ſçavoient le ſecret de triompher des
cœurs.
Ces Roſes, & ces Lys, & ces Lévres ver-
meilles,
Qui ſervoient autrefois de retraite aux
abeilles.
Cette bouche adorable où ſe forma le
miel,
Qui ne dût prononcer que les Arreſts du
Ciel.
Ces Aſtres qui par tout répandoient leur
lumiere,
N'ont plus rien de l'éclat de leur beauté
premiere.
Ces guides adorez qui regloient tous mes
pas
Sont fermez pour jamais, mes yeux ne le

ſont pas.
Rochers inanimez, mais non pas inſenſibles,
Exprimez mes ennuis par des marques viſibles.
Prez, bocages, foreſts, arbres, tendres oiſeaux,
Ne meſlez que ma plainte avec le bruit des eaux.
Et toy, fidelle Echo, fille de ces campagnes,
Reine dont le Palais eſt le creux des montagnes,
Nymphe qui n'es que ſon, qui ſans ame, & ſans corps,
Nous fais en meſme temps mille divers rapports.
Confidente jadis de noſtre amour extrême,
Dis-moy de mon Iris la volonté ſuprême,

Et puis qu'un dur Arrest prononcé par les
Dieux,
Enleve sans retour l'ornement de ces lieux,
A mes profonds soûpirs découvre un peu,
de grace,
Comment de si beaux feux se sont changez
en glace.
Pourquoy ces deux Soleils ? & par quel accident
Ont dans leur clair Midy trouvé leur Occident ?
Pourquoy l'unique objet qui faisoit mes
delices ?
Est devenu, grands Dieux ! l'objet de vos
supplices,
Ou pourquoy le voyãt sur le point de perir,
Vous retinstes le bras qui le pût secourir ;
Car je ne conçoy pas que tant d'aimables
charmes,
N'ayent sceu de vos mains faire tomber
les armes,

Sans croire que sa perte ; & mon accablement,
Ne soient un pur effet de vostre aveuglement.
Terre, ciel, élemens, vostre rigueur étrãge
Vous avoit fait jurer la perte de mõ Ange,
Ces funestes oiseaux qui ne vont que de nuit,
M'avoient déja marqué le mal-heur qui me suit.
Helas ! je ne voy plus que des objets funebres ;
L'air épaissi par tout se couvre de tenebres,
De mon Iris sans doute il veut prendre le deüil,
Se peindre des couleurs de son triste cercüeil ;
Et tout sombre qu'il est, je le respire encore.

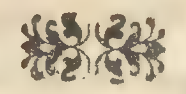
C'eſt vivre ſans Soleil, c'eſt vivre ſans Aurore ,
C'eſt vivre ſans eſpoir, c'eſt vivre sãs raisõ,
C'eſt vivre dans l'horreur d'une noire priſon ,
Que vivre ſans Iris, ô Ciel ! qui fais ma peine,
Juge de mon amour par l'excez de ta haine,
Adoucis par ma mort celuy de mon tourment ,
Réünis à l'Amante un mal-heureux Amant,
Puiſque de ſon Tirſis tu l'avois ſeparée.
Pourquoy cette union plus long-temps differée ?
Ne l'a differe plus , auſſi bien mes douleurs
Rendront ſans toy (cruel) cét office à mes pleurs.



XLV.

IE ſuis un corps ſans ame, atten-
dant nuit & jour
L'Image d'un Heros & du meilleur des
Peres,
Qui dans l'unique objet de ſon plus ten-
dre amour,
Dans un Fils qui paroiſt comme un Aſtre

à la Cour,
Et répand en tous lieux l'éclat de ſes lumieres,
Dont la valeur infuſe a fait un ſi grand bruit,
Ayant déja fourny de ſi belles carrieres,
Se voyant imité, ſe voyant reproduit
Avec tant de bon-heur, tant de gloire & de fruit,
Par un trait liberal des mains de la nature,
Qui paya ſes bien-faits par cét autre bien-fait,
Croit ſon tableau plus que parfait
Sans le ſecours de la peinture.





XLVI.

PAr ce qui naiſt en vous, & qui
vous environne,
Monarques Vous paſſez pour des Divini-
tez,
Et lors que vous quitez le Sceptre & la
Couronne.

Ils ne vous quittent pas pour les avoir
quitez.
Par une expresse Loy quand le Ciel nous
ordonne
De fuïr l'honneur, l'éclat, les biens, les
vanitez,
Pouvez-vous profiter des leçons qu'il
nous donne,
Sans élever un Temple à vos humilitez.

Renonçans aux grandeurs, foulans les
Diadesmes,
Jaloux uniquement de regner sur vous-
mesmes,
Vous estes ces vrais Roys dont la haute
vertu
De sa propre défaite honorant sa victoire,
Travaille a s'établir sur la solide gloire,
Un Trône qui jamais ne puisse estre ab-
batu.

De ſa neceſſité ſe faire une vertu,
Lorſque de Souverain l'on devient tributaire,
Que du haut des grandeurs l'on ſe voit abbatu.
Ce point n'eſt pas ſi grand qu'on ne le puſt mieux taire,
Que ce dépoüillement illuſtre & volontaire
Que fait un ſage cœur ſans eſtre combatu,
Comme un ferme rocher qui tient contre les flots,
Quand les vents déchaînez ſoûlevent leur empire
A l'épreuve de tout, genereux CASIMIRE,
Ton cœur inébranlable, & digne qu'on l'admire,

Par un triomphe entier tint contre les ſanglots,
Les cris de tes Sujets, les tranſports, & les larmes,
Dont les torrens formoient une orageuſe mer,
Qu'une ame forte ſçeut heureuſement calmer
Par un ſilence armé de douceur, & de charmes,
Tu ceſſas de regner pour regner encor plus,
Et la Fortune a beau ſe montrer ennemie;
Elle n'a que des traits, & vains, & ſuperflus
Contre une Majeſté ſaintement affermie;
Dont les droits ſont ſacrez auſſi-bien qu'abſolus.

Vis donc heureux Monarque, en dépit

de l'Envie,
En dépit des temps, & du ſort,
Et porte une Couronne auſſi peu dans ta vie,
Capable de t'eſtre ravie,
Que devant & apres ta mort.





XLVII.



Uand j'apperçoy ce Prince, & ce grand Cardinal,
Ce ſacré Nourriſſon que Liege
Nous éleva pour remplir le Saint Siege,
De qui le front eſt comme un Tribunal
Où cette pieté pour proteger l'Egliſe,
Pour

Pour réünir dans ſon ſein triomfant *
Et la Mere, & l'Enfant,
Se trouve auguſtement aſſiſe ;
Quand je le voy Grand Aumoſnier,
Qu'à mes yeux ſa perſonne éminemment éclate,
Plus que ne fait encor la pourpre & l'écarlate.
C'eſt à ce coup, LOUIS, que ne peut plus nier
Et l'Univers, & tous tant que nous ſommes,
Que toute la ſageſſe eſt renfermée en toy,
Et qu'enfin le choix des grands hommes
Eſt reſervé pour un auſſi grand Roy.



Grand Roy, vray Salomon, qui ſçais imiter Dieu

* *Il eſt cauſe de la converſion de S. A. de Turenne.*

Dans les choix où brilla sa plus haute sagesse,
Cette place d'honneur auprès d'une Princesse,
En qui la Vertu trouve un auguste milieu,
Et qu'occupe aujourd'huy cette illustre Duchesse.
Quoy ! l'a pouvois-tu mettre en un plus riche lieu.

Si mon respect pour rompre le silence,
Se fait beaucoup de violence,
C'est la crainte qu'il a de ne pas exprimer
Le bien que nous répand cette illustre Famille,
En donnant deux Patrons, MORTEMAR à la Ville,
Et VIVONE à la Mer.

L'eſprit, & la beauté, la valeur, & l'amour,
Ont dans cette Maiſon étably leur ſejour.
Pouvois-tu donc, Soleil, ſelon la voix
commune,
Deſtiner à ton Temple un Argus plus pru-
dent.
Pouvois-tu jamais mieux agiſſant en Ne-
ptune,
Transferer ton pouvoir, confier ton Tri-
dent,
Pour maiſtriſer les flots, pour braver la
Fortune,
Et de l'Orient meſme en faire un Occi-
dent,



Les rares qualitez qui ſont en ta persône,
Sollicitent les Dieux, ſage, & diſcret POM-
PONE,
Et te ſont meriter

Ce que nul des mortels ne t'a pû disputer,
D'estre choisi comme un sçavant Mercure,
Pour donner à connoistre à toute la nature,
Les volontez de Jupiter.

Tu nous fais assez voir, ô sage LA VRILLIERES,
Que dedans ta maison
Les Vertus sont hereditaires,
Que ce Soleil de gloire avoit grande raison
De se servir d'Aiglons
Eprouvez par leurs Peres
A ses sacrez rayons,
Et dignes de porter l'éclat de ses lumieres.

Pour répondre à mon zele,
Que n'ay-je des traits moins grossiers

Pour estre le Peintre fidelle
De tant d'illustres Officiers,
Et tous que leur valeur rend dignes de l'e-
stime
Du plus sage des Roys, & du plus magna-
nime,
Les GESVRES, les CREQUYS, les SAIN
AGNANS, D'AUMONS,
NOAILLES, & DURAS, ROCHE-FORTS,
dont les noms,
Les vertus, le merite, & les faits pleins de
gloire,
Seront gravez en or au Temple de me-
moire;
Et ce fameux Guerrier, par qui les LU-
XEMBOURGS,
Comme d'autres Phœnix verront de plus
beaux jours.

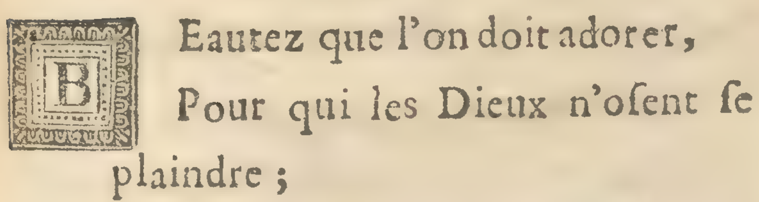
Quand je jette une œillade

Sur ces invincibles Guerriers,
Dont le ſang mille fois arroſa les Lauriers:
J'apperçoy pour leur Chef ce brave la Feüillade,
Qui voulant courôner tant d'exploits inoüis,
Qu'à leurs propres dépens les Turcs ont ſceu connestre,
Quitte la France expres pour vanger ſur un traiſtre
Et l'honneur de ſon Maiſtre
Et l'intereſt de ſon Païs.





XLVIII.



BEautez que l'on doit adorer,
Pour qui les Dieux n'oſent ſe plaindre ;
Helas ! que ne ſçay-je vous peindre,
Comme je ſçay vous admirer.
La peinture en ſeroit pleine de tant de charmes,

Que Venus vous rendant les armes,
Arracheroit expres à ſon Fils ſon bandeau,
Pour cacher à vos yeux ſa honte, & ſon envie,
Et les moindres traits de pinceau
Porteroient en tous lieux ou la mort, ou la vie.

Je peindrois vos merveilleux teints
Et vos bouches incomparables,
De ces couleurs inimitables
Dont la nature les a peints.
J'oppoſerois au jour vos aimables paupieres,
Chargées des vives lumieres,
Dont le Dieu des Amans ſe fait mille ſujets.
Je l'y peindrois luy-meſme uſant au lieu de fléches
De

De vos adorables attraits,
Plus propres en nos cœurs pour y faire des
brêches,
Quand des traits les plus éclatans
J'aurois peint vos belles Images
Pour mettre fin à mes ouvrages;
I'irois emprunter du Printemps
Les plus nouvelles fleurs, & les plus ad-
mirables,
Pour orner vos Temples aimables;
Mais qui pourroit assez dignement les or-
ner,
Car l'Univers n'a point, il faut qu'il le
declare,
De tresors pour les courôner,
Non plus que des couleurs pour un dessein
si rare.

Dessus vous les Dieux immortels
A mon gré n'ont point d'avantage,

Comme eux vous devez en partage
Avoir un Temple, & des Autels.
Vos cœurs ſi genereux imitent leurs manieres,
Et vous brillez de leurs lumieres;
Comme eux vous penetrez dans les plus grands ſecrets.
De leurs meſmes appas vos beautez ſont ornées,
Vos deſirs ſont auſſi parfaits;
Et comme eux vos beaux yeux reglent les deſtinées.



XLIX.



Aſcheux Dedale qui m'enfermes,
Et par mille importuns détours
Charmes mes pas, & trompes mes amours,
Tes plaiſantes erreurs auront bien-toſt leurs termes,
Et mes cruels ennuis auront toûjours leur cours,

Quoy ! courir nuit & jour, & courir ſans
eſpoir
Apres ce qui me fuit, & que je ne puis
voir.
Rochers plus tendres que Silvie,
Quand je vous entretiens icy
Et de mon amoureux ſoucy,
Et du triſte eſtat de ma vie,
A mes profonds ſoûpirs, à mes plaintifs
accens,
Répond voſtre Echo favorable;
Mais, helas ! cette inexorable
Se rit des peines que je ſens.

Agreable trompeur à de ſi douces pei-
nes,
Egale donc les miennes,
Et fais que mes mal-heurs
Qui font naiſtre mes plaintes

En imitant tes feintes,
N'ayent pas plus de cours qu'en auront tes erreurs.





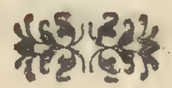
L.


H quoy ! Caliſte ne vit plus ;
Et ſon Liſandre vit encore,
Tirans de mon repos, deſtins trop abſolus,
Qui ſeparez un cœur de celuy que j'adore.

Cependant que je ſuis au pouvoir de moy-
mesme,
Ménage ma douleur, ces momens pre-
cieux
Qu'offre ſans y penſer la dureté des
Dieux,
Aux doux reſſentimens de mon amour ex-
tréme.

Couronne mon fatal deſſein,
Cruelle & charitable lame;
Fraye-toy par mon ſein
Vn paſſage en mon ame,
Et réünis un fidelle aſſaſſin
A l'unique objet de ſa flâme.
Contente ma tendreſſe, aſſouvis mon de-
ſir,
Et fais que les Dieux & leur haine
N'ayent pas plus long-temps le criminel
plaiſir

Que gouſte leur vangeance en prolongeant ma peine,
Auſſi bien des clartez du jour
Je ne tiens plus de conte,
Et pourrois-je ſans honte
Survivre à mon amour,
Survivre à la beauté que le Ciel m'a ravie ſans aucune pitié,
Puis qu'auſſi bien déja la moitié de ma vie,
Aux loix de la nature à preſent aſſervie,
Dans le ſein de la terre a mis l'autre moitié.





L I.

La Mere ou l'Enfant.



N cœur n'eſt plus humain dés-
lors qu'il ſe défend
Des tendres mouvemens d'u-
ne douleur amere,
S'agiſſant d'immoler ou la Mere à l'En-
fant,

Ou l'Enfant à la Mere.

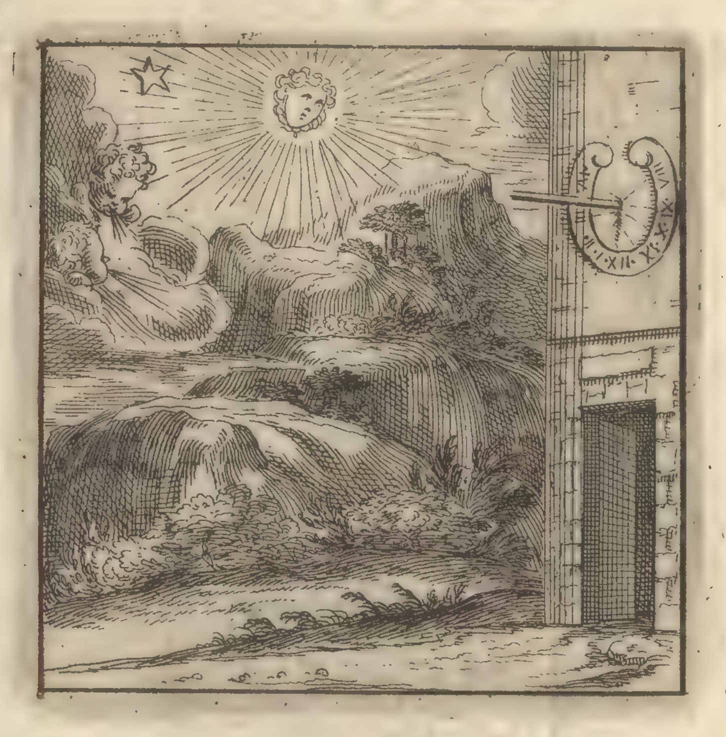
Nature quel forfait ! quel deſtin ! quel caprice !
Qu'il faille que l'effet pour la cauſe periſſe,
Ou que la cauſe enfin periſſe pour l'effet.

Dans cette déplorable, & funeſte avanture,
Qui choque la raiſon, qui trouble la nature.

Ciel équitable ſi ta voix
Ecoute par pitié la noſtre,
Ne nous conſulte point ſur un ſi triſte choix,
Sauve ou perds l'un des deux,
Sauve ou perds l'un & l'autre;

Mais ſonge que tu peux tout ſauver à la
fois.





L I I.


E ſuis un des grands Monts qui
ſoient deſſus la terre,
J'ay le bon-heur d'eſtre voiſin
des Dieux,
Et ma cime élevée aux Cieux
Va preſque au centre du tonnerre.

Je forme un bel aſpect, mon terroir eſt fertile;

Mais ma fecondité

Me ſeroit inutile,

Et toute ma beauté,

Si ce pompeux Soleil qui des lieux les plus ſombres

Sçait diſſiper les ombres,

A mon égard n'avoit des traits nouveaux;

Car les moindres cadrans, les plus petits cotteaux,

Favoriſez ſans moy de ſa clarté feconde,

Seroient jugez dedans le monde,

Incomparablement plus beaux.

Ces jours paſſez,

Remarquables dedans l'Hiſtoire,

Iours qui de ma memoire

Ne ſeront jamais effacez,

Æole avec mille incartades

M'attaqua ſi cruellement,

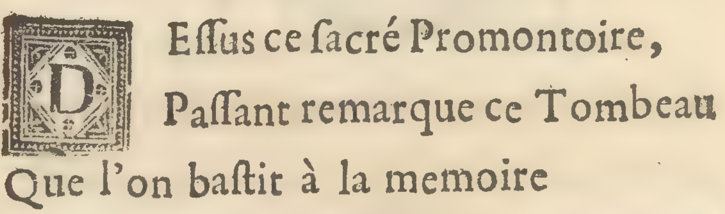
Que l'Vnivers trembloit dedans ce tremblement;
Mais ce Roy lumineux qui des moindres œillades
Guerit les lieux les plus malades,
Ne m'eust pas d'un regard honoré ſeulement,
Que remis auſſi-toſt de mon ébranlement,
Ie mépriſay les vents, leur fougue, & leurs boutades.

Et pour me preſerver
De quelque autre fâcheux deſaſtre,
Poſſible tout preſt d'arriver
Il a permis qu'un jeune & brillant Aſtre,
Qui par ſon ordre ailleurs alloit faire ſon cours,
Vint par ſon aimable preſence
Me rendre un ſouverain ſecours;

Et par une douce influence
Vint asseurer mon repos & mes jours,
Qui declinoient par sa trop longue ab-
sence.







L I I I.

DEssus ce ſacré Promontoire,
Paſſant remarque ce Tombeau
Que l'on baſtit à la memoire
De tout ce que la Grece eut de grand & de beau;
Mais ne t'amuſe pas d'y répandre des pleurs,

Ré-

Répans-y ſeulement des fleurs ;
Mais des fleurs qui ſoient immortelles,
Puiſqu'il s'agit icy de couronner le ſort
D'un Heros qui n'eſt pas plus ſujet au temps qu'elles,
Et que la gloire arrache au pouvoir de la mort.
Ce beau ſang a produit ces belles Amaranthes
Qu'un rayon de Soleil fait briller à nos yeux ;
Dont les odeurs charmantes
Font ſortir tous les jours (pour viſiter ces lieux)
La Deeſſe Thetis de ſes maiſons flotantes.

Homere en relevant par l'éclat de tes Vers
Le Heros de la Grece, & l'honneur de ta Ville,

Qui du bruit de ſon nom fit trembler l'Vnivers,
Ne crois pas faire moins pour toy que pour Achille.

A parler ſans envie
Des Heros des ſiecles paſſez ;
Grand ROY tu les as devancez
En deux années de ta vie.
Laiſſons donc par juſtice à ces braves Guerriers
Les cyprez en partage,
Et mon Maiſtre ſur eux ayant tant d'avantage,
Gardons-luy les lauriers.

Monarque dont les faits ſont de grandes leçons

A qui veut imiter tes travaux & tes veilles,
Il faut des PELISSONS
Pour chanter hautement tes Vertus nompareilles,
Dans la douceur de leurs chanſons
L'on trouve le miel des abeilles,
Leur voix eſt ſans égale, & leur lyre a des ſons
Qui captivent les cœurs, qui charment les oreilles,
Et les Apollons meſme entendans ces merveilles,
Feroient gloire en tous lieux d'eſtre leurs nourriſſons.

Charmé de tes diſcours où brillent tant d'appas,
(O grand NICOLAI) pourrois-je ſans ſcrupule,

Ou ſans crime pluſtoſt, ne te comparer pas
A ce fameux Hercule,
Cét Hercule François,
Par qui cent Peuples autrefois
Cederent ſans murmure aux belles deſtinées.

A ces heureux tranſports qu'amour forme en un cœur,
De voir leurs libertez doucement enchaînées,
Leurs ames entraînées,
Et ſuivre avec plaiſir le char de ce Vainqueur.





LIV.

AH ! cruel déplaiſir, ſouffre, ô Ciel, que j'en meure !
Puiſque pour la premiere fois
Que l'amour nous donna rendez-vous en ce bois,
Iris, je me trouve en demeure,

Et que l'heure qui ſonne anticipe ſur
l'heure
Que tu me preſcrivois.
De quels penſers divers mon ame eſt agi-
tée,
De voir toute ma joye en ce jour avortée,
Quoy! retardant ſon cours pour avancer
mes maux,
Seroit-ce point qu'en ce rencontre
Mon infidelle Montre
Agiroit de concert avecque mes rivaux?
Ou ne ſeroit-ce point (mais je ne le puis
croire)
Que ma charmante Iris euſt manqué de
memoire,
Ou que ſe repentant d'un tel engagement,
Cette belle Inhumaine
Euſt paſsé tout d'un coup de l'amour à la
haine
Par un funeſte changement.

Ah! ſoupçons mal fondez, cette Iris que
j'adore
Vient éclairer ces lieux plus belle que
l'Aurore,
Pour me tirer de la nuit du tombeau.
Toy qui reglois ſi mal, & mes jours, &
ma vie,
Va te cacher ma Montre, & de honte &
d'envie,
Iris me ſervira de guide, & de flam-
beau.

Iris.

J'errois de tous coſtez, & j'eſtois toute
preſte
D'abandonner ce bois,
Quand mon amour en queſte
Sollicitoit mon chien de redoubler ſa
voix,
Afin de t'avertir que j'eſtois arrivée.

Damon.

Ô ! conſtance d'un cœur pleinement éprouvée,
Pour t'en marquer autant je jure par les Dieux,
De ne plus retomber dans ce mal-heur extrême,
De ne plus voir de Montre, haïr le Soleil meſme,
Et ne conſulter plus deſormais que tes yeux.





L V.



On inſigne merite,
Illuſtre CLERAMBAUT,
Recompenſé d'en-haut,
Tes rares qualitez ſans le moindre défaut,
T'ont fait choiſir pour regler la conduite,
Les mœurs, & les plus tendres ans,

De la jeune Melite, *
Melite qui ſurpaſſe & ſon âge & le temps
Melite le ſeul bien qui reſte ſur la terre,
De ceux que L'ANGLETERRE
Dans tout ce qu'elle enſerre,
Nous donna de plus éclatans;
On a jugé tes mains propres à la culture
D'une charmante fleur,
Dont l'aimable couleur
Fait honte à la Peinture,
Et de la plus vive teinture
De ces plus vives fleurs qu'on ait jamais cueillis,
Qui tire ſa nature
De la blancheur du Lys,
Et de la Roſe
Qui l'a compoſe.
Heureux dont les Jardins en ſeront embellis.

* *Mademoiſelle, ſous le nom de Melite.*



L V I.

Perfecta tandem Lupara quid Gallia poſſit
Hoc caput oſtendet quod caput orbis erit.

E Louvre eſtant parachevé ,
Le pouvoir de la France en tous lieux éprouvé
De jour en jour ne ſera que

Par les exploits divers
De ce Chef qui ſera pour Maiſtre
Reconnu par tout l'Univers.

Impar in urbe, domus regis patet imparis, impar
Omnibus impar ubi eſt, dignior Imperio.

Monarque ſans pareil,
Ville qui ne voit point de Villes pour ſecondes.
Louvre, demeure d'un Soleil,
Qui peut ſuffire à mille mondes.



Templa Ludovici ſaclis firmata manebunt
Numina inexpertum cum ſit cõtraria numen.

Le temps qui détruit tout, égalant à la terre
Les plus élevez baſtimens,

Dont il ſape les fondemens,
Ne fera point la guerre
A ces ſuperbes lieux;
Car chez les Dieux
On vit ſans craindre le tonnerre,
Et ce Temple fameux qui n'a point ſon pareil
Dans tout ce qu'il enſerre,
Eſt la demeure d'un Soleil.

Surgenti lupara cedant Capitolia, nullum
Auſpicium Imperio certius eſſe poteſt.

Capitoles cedez, cedez avec juſtice
A ce grand Edifice,
Ny vos ſuperbes baſtimens,
Ny vos rares Architectures,
Ny ces Teſtes ſervant d'augures
A tant d'heureux évenemens,

N'eurent rien de l'éclat, ny du bon-heur
ſuprême,
Que nous promet ce Chef couvert d'uu
Diadême.

Dans une Ville en beauté ſi feconde,
Où tout aborde, où tout abonde;
Le trône des grandeurs, le centre de l'é-
clat;
Ville qu'on peut nommer la merveille du
monde,
Par rapport à ce Potentat;
Le bon ordre eſt l'effet du merveilleux
genie
De ce vray Salomon qui fait dans ſon Etat
Regner comme en un Corps cette belle
harmonie,
Et dont l'exemple inſpire à chaque Ma-
giſtrat
L'Art de contribuer à ſa gloire infinie.



LVII.



Ourquoy quand on vous peint
Plus belle que le jour,
Plus charmante qu'une Ange,
Jeune THIANGE.
A vos costez representer l'amour,
A qui si finement vous dérobez les fléches.
Dont ce Roy des Vainqueurs

Sçait faire dans les cœurs
Milles éclatantes brêches.
Ce larcin luy seroit plus utile, & plus doux,
Et plus pardonnable qu'à vous;
Car je tiens que vos yeux remplis de tant de charmes,
Ont des traits bien plus forts & bien plus dangereux.
Et ce Dieu pourroit-il dans l'empire amoureux,
Prendre un meilleur conseil, que d'emprunter vos armes,
Pour triompher de tant de mal-heureux.

On a peint de cette maniere cette jeune beauté.





LVIII.

Nec caseus obstat.



N Corbeau se trouvant un jour
Dans une basse-cour,
Entra mal-à-propos dans une laiterie,
Et traita de galanterie

D'y commettre un larcin
D'un gras, & plantureux fromage.
Preſt d'executer ſon deſſein,
Le Renard ſurvenant le ſurprit en dommage.
D'un ton plaiſant & goguenard,
Le fier Corbeau dit au Renard,
Compoſons, mon compere,
Prens le fromage, & me laiſſe ſortir.
Le Renard vint à repartir,
Race de vitupere,
Je n'accorderois pas cette grace à mon pere.
Ny la beauté de ſon plumage,
Ny la douceur de ſon ramage,
Ne pûrent ſauver le Corbeau;
Car auſſi-toſt dans ſes entrailles
Le Renard luy fit un tombeau.
Chacun ſçachant un coup ſi beau,
Plaiſanta ſur ces funerailles.



LIX.



E temps qui détruit toutes choses,
Egale l'amour à l'amant,
Le plaisir au tourment,
Les effets à leurs causes,
Et peut-estre pris justement
Pour le Dieu des Metamorphoses.



Arbitre des années,
Maistre des Destinées,

Pere des Hommes, & des Dieux,
Qui par mille metamorphoſes
Fais, & renverſes toutes choſes,
Et ſans reſource les expoſes
Au débris les plus furieux.

Toy qui d'une égale puiſſance,
Et guidé du meſme flambeau
De toute la nature éclaires la naiſſance
Auſſi-bien que la decadence,
Que la mort & que le tombeau,
Contre qui ne tient pas la dureté des marbres,
La fermeté des arbres,
L'inſenſibilité de cent rochers affreux,
Ecoute l'innocente plainte,
Sans déguiſement, & ſans feinte,
De deux cœurs mal-heureux
Gemiſſans ſous le joug de tes loix trop barbares,

Par qui tu les ſepares,
En uniſſant leurs chiffres amoureux.
Chers & ſeurs confidens, des plus cachez myſteres,
Ces cheſnes à ton fils qui furent conſacrez,
Et les ſecrets depoſitaires
De mille vœux reïterez,
De mille engageans caracteres.
Ne ſont-ce point, helas ! des témoins aſſeurez,
Que les forces d'amour le cedent à tes forces,
Bien qu'il ſoit reconnu pour ſouverain des cœurs,
Que ſes feux exprimez ſur ces tendres écorces,
Que ſes parlans ſoûpirs, ſes mortelles langueurs,
Ne ſont que de foibles amorces,
Et que le temps enfin eſt le Dieu des Vainqueurs.



L X.



E plus parfait des Rois, le plus grand, le plus juste,
Si ta main liberale en ne faisant qu'un trait
Avec trop de bonté sçeut payer le portrait
Que je fis autrefois de ta personne auguste,

Par de ſombres couleurs je crus l'ayant terny
De ma temerité devoir eſtre puny.
Pardon, ſi je retombe en mon erreur premiere,
Sçachant qu'un APELLES euſt eſté moins hardy,
Il n'appartient qu'aux Dieux de peindre la lumiere
D'un Soleil qui jamais ne ſort de ſon midy.

Fin de la premiere Partie.



Extrait du Privilege du Roy.

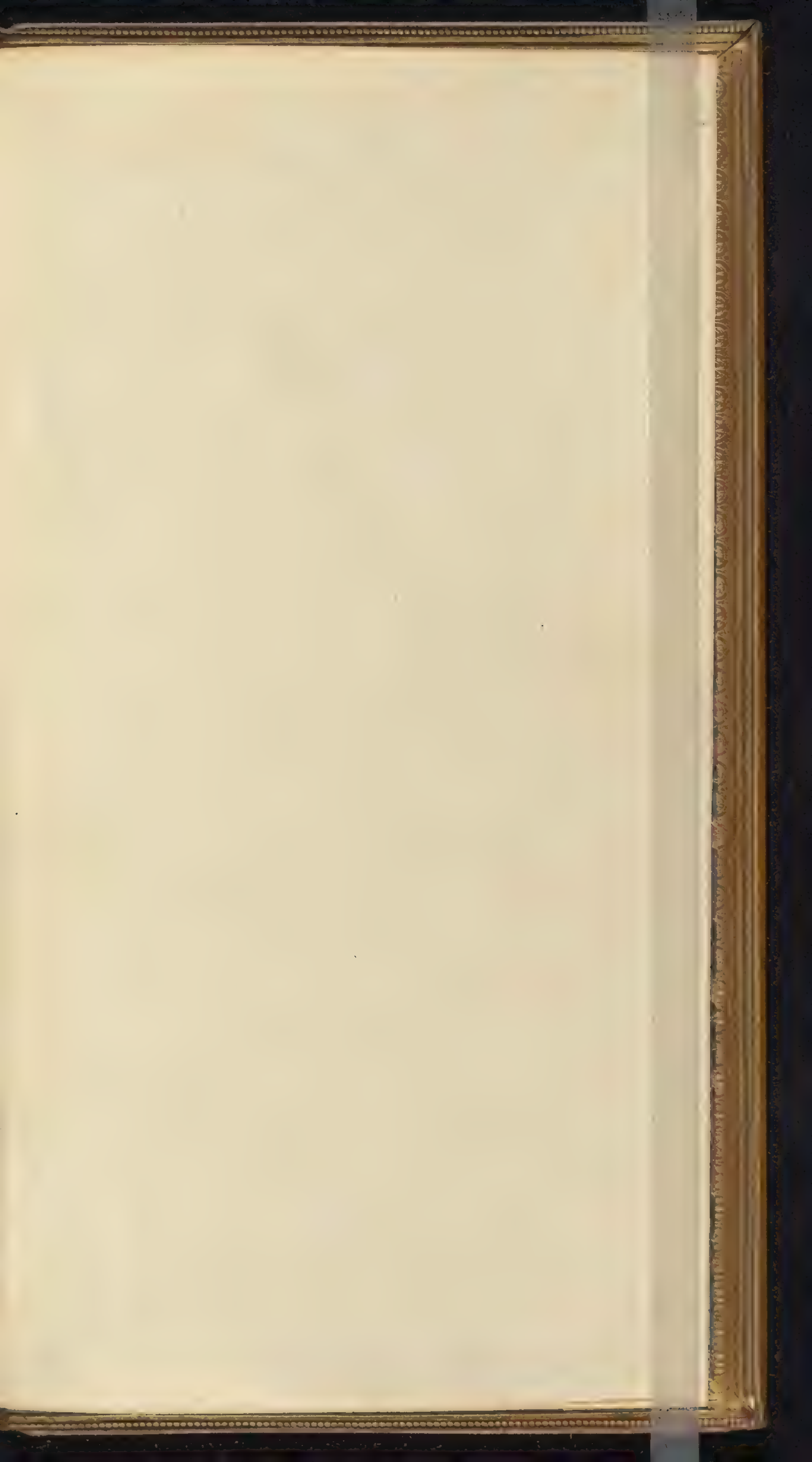
PAR grace & Privilege du Roy, donné à S. Germain en Laye le 13. Avril 1673. Signé BERAUD; Il eſt permis au Sieur MARTINET, Ayde des Ceremonies de France, de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre composé d'Emblesmes, du titre *de Royales*, enrichy de Figures, & ce pendant le temps & eſpace de *ſix années*, à compter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et deffenſes ſont faites à toutes autres perſonnes d'imprimer, vendre & debiter leſdites Embleſmes, à peine de *trois mil livres* d'amende, de confiſcation des Exemplaires, de tous deſpens, dommages & intereſts, comme il eſt plus au long porté par leſdites Lettres.

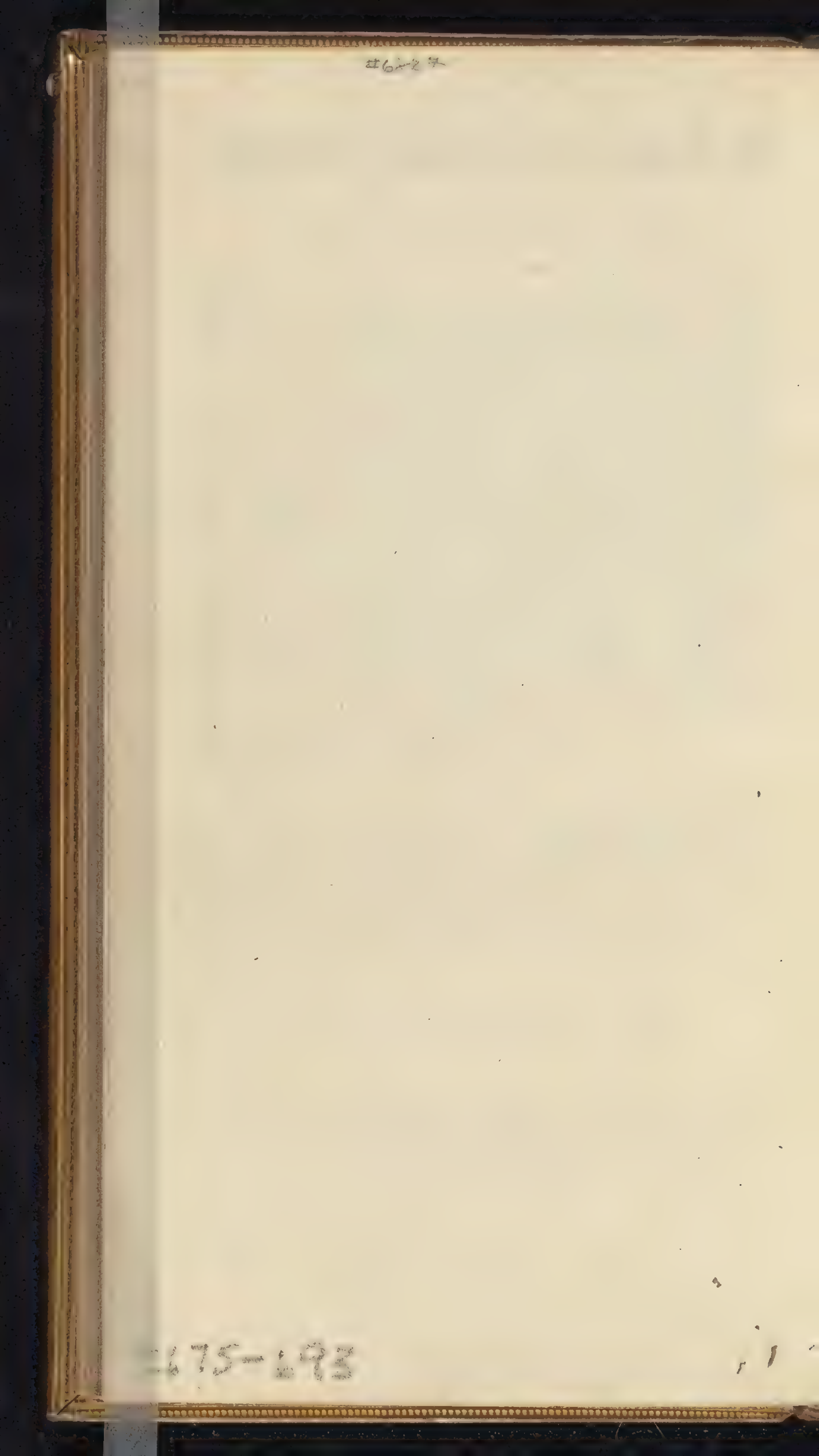
Regiſtré ſur le Liure de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de cette Ville de Paris, ſuivant & conformément à l'Arreſt de la Cour de Parlement du 8. *Avril* 1653.

D. THIERRY, Syndic.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 18. Avril 1673.




#6127
175-193



